

74-70-36

25

25 + 213

" Entre les quatre mers
tous les hommes sont frères "

Tseu-Hia.



東 西 文 化

ORIENT ET OCCIDENT

2

SOMMAIRE

	Pages
Préface	1
L'écriture et les manuscrits Lolos. Dr. Chingchi Young	1
Chinas Binnen-und Aussenhandel. Dr. rer. pol. Tzu Hsü	12
Le mouvement de la nouvelle vie en Chine. Dr. Lin Chi-Han	23
Grundlagen un Probleme der Chinesischen Eisenindustrie. Dr. Egon Preusch	29
La Littérature moderne Chinoise. Yan Tsouan Lin	33
National child welfare association of China. By Mr. Jabin Hsu	36
Die Chinesische Bekleidung id physiologischer Beleuchtung. Pr. Dr. A. Basler	38
The development of Chinese catalogue. T. Y Fengchen	39
Chronique	40

40/25

2^{me} Année - N° 1 - Août 1935



(25721512)

N° 1

Notre Revue.....	1
Le développement des Etudes sinologiques.....	4
A Happy New Year.....	8
Ueber die chinesische klassische Oper von Dr. Kwang-Chi Wang, Lektor an der Universität Bonn.....	9
Tu fu (Dr T. Hu und Dr F.L.).....	22
La culture chinoise vue par Johnson et Goldsmith (T.C. Wang).....	24
Some facts about The National Library of Peiping.....	33
Chronique Genevoise.....	36

N° 2

Our Review.....	1
Le Développement des Etudes sinologiques.....	4
La culture chinoise vue par Johnson et Goldsmith (T.C. Fang).....	9
Ueber die chinesische klassische Oper von Dr. Kwang-Chi Wang, Lektor an der Universität Bonn.....	16
The Concept of Harmony and Social Order of four Principal Thinkers of Ancient China (Chieng F. Lung)....	33
The Palace Museum of Peiping.....	36
Nanking.....	41
Chronique Genevoise.....	42

N° 3

Unsere Zeitschrift.....	1
De la Peinture chinoise par le Prof. Liou-Hai-Sou.....	4
Ueber die chinesische klassische Oper von Dr. Kwang-Chi Wang, Lektor an der Universität Bonn.....	13
Laotse und die Biologie von Dr. Heinrich Stadelmann ...	30
Wu Tao-Tse (Dr. T. Hu und Dr F.L.).....	39
Roads and Road Transport in China by T.K. Chao, Vice-Director Bureau of Roads.....	41
Peiping.....	46
Chronique Genevoise.....	48

N° 4

Le Développement des Etudes sinologiques.....	1
Laotse und die Biologie von Dr. Heinrich Stadelmann ..	5
Les "Konaisho" par le Prof. Gustave Kron.....	15
Roads and Road Transport in China by T.K. Chao, Vice-Director Bureau of Roads.....	19
Man-Hsü, der Mönch. Skizze von Ling-Tsiu-Sen Lektor. Fables.....	31
Hangchow.....	36
Chronique Genevoise.....	37
Bibliographie.....	38
	39

N° 5

Aussenhandel und Zollproblem Chinas von Dr. Shao-Cheng Wang.....	1
Le paon s'envole vers le sud-est (Dr. T. Hu et Dr F.L.)	14
Le Développement des Etudes sinologiques.....	23
Kung-Tse (Dr. T. Hu und Dr F.L.).....	26
Sketches of Confucius.....	28
A Wife with two husbands (C.Y. Wou).....	30
The Parrot (C.Y. Wou).....	31
Tschu-Fou.....	33
Chronique Genevoise.....	35

N° 6

Aussenhandel und Zollproblem Chinas von Dr. Shao-Cheng Wang.....	1
Le Développement des Etudes sinologiques.....	15
Les races humaines et la miscégenation.....	19
Le paon s'envole vers le sud-est (Dr. T. Hu et Dr F.L.)	23
Hsian Tschuang, le moine ambulant (Dr. T. Hu et Dr F.L.)	32
Bilder aus der Provinz Tsche-kiang von Hofrat Karl Schindler, Wien.....	36

Aussenhandel und Zollproblem Chinas von Dr. Shao-Cheng Wang.....	1
Le Développement des Etudes sinologiques.....	13
Breslauer Vorträge. Einleitung/Chinesische Dichtkunst/Chinesische Frauen einst und jetzt.....	18
Ssuen's Kind-Heartedness (C.Y. Wou).....	23
The Golden Ox.....	24
Kung-Ya-Tsen and the Bird's Language.....	25
Le paon s'envole vers le sud-est (Dr. T. Hu et Dr F.L.)	27
Marrying a Fool.....	37
Shanghai.....	39

N° 8

Li Ki, le livre des bienséances, par Kurt Liebmann	1
Die wissenschaftlichen Untersuchungen über das chinesische Verkehrswesen von Dr. Ing. Dschihan Wu	4
Aussenhandel und Zollproblem Chinas von D. Shao-Chang Wang.....	28
La Philosophie de Lao-Tseu et l'Europe, par Marc Semehoff.....	33
The Venice of the Far East.....	36
The National Sunyatsen University.....	37
Chronique.....	50

N° 9

Grundlagen und Probleme der chinesischen Eisenindustrie. (Dr. Egon S. Preusch).....	1
Les deux cultures (Pr. Li-Yu-Ying).....	13
Die wissenschaftlichen Untersuchungen über das chinesische Verkehrswesen von Dr. Ing. Dschihan Wu.....	18
Aperçu sur le développement de l'industrie du papier (Dr. T. Hu).....	32
Mei Lan-Fang, By Stark Young.....	35
L'Enfant chinois peintre. A propos d'une exposition.....	39
The National Sunyatsen University.....	44
Pour les étudiants chinois à Paris (Gao Tchan Houn) ..	51
Chronique.....	52

N° 10

Die wissenschaftlichen Untersuchungen über das chinesische Verkehrswesen von Dr. Ing. Dschihan Wu.....	1
Le sens théocratique de Lao-Tseu et les régimes politiques européens. (M. Semenov).....	21
Le Développement du droit en Chine depuis 1900, par M. le Dr. Lone Liang, chargé d'affaires chinois à Prague.....	24
Some outstanding characteristics and conventions of the Chinese Theatre by Chi Ju-Shan.....	34
Grundlagen und Probleme der chinesischen Eisenindustrie von Dr. Egon S. Preusch.....	41
Wushi.....	46
Chronique.....	47

N° 11

L'écriture et les Manuscrits Lolos par le Dr. Ching-Chi Young, Professeur à l'Université Sun Yat-Sen.....	1
Die wissenschaftlichen Untersuchungen über das chinesische Verkehrswesen von Dr. Ing. Dschihan Wu.....	19
Grundlagen und Probleme der chinesischen Eisenindustrie von Dr. Egon S. Preusch.....	49
The Prajna Paramita Hridaya Sutra or "Essence of Transcendental Wisdom" translated by Prof. Shao Chang Lee, of the Hawaii University.....	55
The Political Philosophy of Confucius. As Traced Through the Analects.....	56
Chronique.....	58

N° 12

L'écriture et les Manuscrits Lolos par le Dr. Ching-Chi Young, Professeur à l'Université Sun Yat-Sen.....	1
Die wissenschaftlichen Untersuchungen über das chinesische Verkehrswesen von Dr. Ing. Dschihan Wu	14
Scène Chinoise et Théâtre Européen. (M. Semenov) ...	60
Nanking, the Capital.....	63

DEUXIÈME ANNÉE D' "ORIENT ET OCCIDENT"

Avec le numéro que voici, l' « *Orient et Occident* » entre dans sa deuxième année. A cette occasion nous tenons à exprimer à nos fidèles lecteurs toute notre reconnaissance. Nous les remercions très sincèrement de l'intérêt qu'ils portent à notre œuvre et nous leur promettons que nous ferons aussi à l'avenir de notre mieux pour mériter de plus en plus leur approbation et leur confiance. Nous inspirant du désir de leur rendre service, nous avons apporté à notre revue maintes améliorations. Son prix a d'abord été réduit dans des proportions considérables; il est désormais fixé à fr. 1,25 le numéro, l'abonnement annuel est de fr. 12,50. En dépit de cette forte réduction de prix, la qualité du papier sera meilleure, la reproduction des planches plus soignée. Les articles que nous publierons à l'avenir seront plus courts de manière à ce que le contenu du périodique soit plus abondant et à ce qu'un nombre croissant de collaborateurs puisse faire entendre sa voix.

En même temps, nous nous permettons d'attirer l'attention bienveillante de nos amis sur une nouvelle revue illustrée, la « *C. I.* » (*Chine illustrée*) que nous publions. Son but est de mettre un public plus large au courant de l'actualité chinoise. Comme d'autres illustrés, il contiendra des romans des devinettes, des mots d'esprit, des contes, etc... Des photos d'actualité sont dorénavant réservées à la « *C. I.* » et ne paraîtront plus dans l' « *Orient et Occident* » qui gagnera de cette façon en homogénéité. Le prix d'un numéro de la « *C. I.* » est de fr. 0,30 suisses, de l'abonnement annuel fr. 3,50. Les abonnés de la « *C. I.* » jouiront d'un rabais de 20 % sur l'abonnement de l' « *Orient et Occident* ».

Nous osons espérer que nos lecteurs voudront bien nous continuer leur appui moral et matériel et qu'ils nous aideront à gagner de nouveaux amis. C'est ainsi qu'ils auront travaillé utilement au rapprochement des peuples, dernier espoir de la civilisation.

L'ÉCRITURE ET LES MANUSCRITS LOLOS

Dr. Chingche YOUNG.

CHAPITRE VI

OBSERVATION PARTICULIÈRES SUR LES MANUSCRITS LOLOS

Après avoir parlé assez longuement de la langue, de l'écriture, de la religion et de l'art Lolos, nous allons nous occuper ici exclusivement des manuscrits. Ceux-ci présentent quelques particularités intéressantes, aussi bien au point de vue ethnologique qu'historique ou religieux, car nous aurons à rapporter soit les diverses recherches concernant l'origine de ces manuscrits, soit les différentes traductions dont ils ont été l'objet, etc...

(1) Voir — Across Chrysé, vol. II, pp. 127, 229, 303. 1883.
The Overland to China, pp. 402-404. 1900.

(2) Voir — Three years in Western China, pp. 105. 1890.

I

Considérations de voyageurs européens sur des manuscrits

Evidemment, il est difficile pour les voyageurs européens de se procurer et de comprendre les manuscrits Lolos. Les premiers voyageurs anglais qui visitèrent les Lolos ne purent obtenir aucun livre Lolo. Ayant publié plusieurs ouvrages sur ses impressions de voyage aux pays orientaux, Colquhoun (1) écrit : « J'essayai vainement de me procurer un de leurs livres. On me répondit que ces manuscrits étaient rares, qu'il était impossible de les acquérir à prix d'argent, et que les Lolos les conservaient avec un soin jaloux ». Hosie (2) écrit aussi « que les

17/11. 1139. Y. Young. 1883.

Ben

Lolos parlent une seule et même langue avec de légères différences de dialectes. Malheureusement, les hommes que je rencontrais étaient incapables d'écrire — qu'ils eussent une langue écrite a été prouvé distinctement — c'est pourquoi j'étais impuissant à aider à déchiffrer ce qui, en ce moment, demeure un livre scellé. Cependant une classification du langage sinistic (3) du Yunnan et du Se-Tchouan Ouest a été adaptée par son observation personnelle. H. R. Davies (4) ne peut pas non plus acquiescer le moindre livre Lolo. Le Professeur R. F. Johnston (5) vit les Lolos au cours de son voyage, mais il ignore complètement le livre Lolo dans ses descriptions.

Plusieurs de ces voyageurs connus ont écrit quelques ouvrages sur les indigènes de la Chine du Sud-Ouest, ainsi le missionnaire S. Pollard, qui nous indique « que la race Nosu possède une langue écrite pour eux-mêmes ». Mais j'ai essayé en vain d'en acquiescer quelques copies (6).

D'autre part, les Français qui parlent souvent de la question Lolo déplorent aussi l'impossibilité d'obtenir des livres Lolos. Cependant le savant missionnaire A. Liétard écrit plusieurs ouvrages importants sur la langue Lolo (7).

« Les caractères Lolos, dit-il, sont absolument inconnus dans la tribu et les braves Lolos P'o ne se figurent même pas que certaines tribus de leur race ont des caractères d'écriture. Pour ce qui me concerne personnellement, je n'ai jamais eu la chance d'être en relation avec aucune tribu Lolo possédant encore des caractères » (8).

Un autre voyageur A. I. Legendre publia aussi un grand nombre d'ouvrages sur les Lolos (9), mais il avoue lui-même n'avoir jamais étudié la langue Lolo, il n'a pas pu non plus se procurer des livres de sorcellerie Lolo (10).

Quant aux deux voyageurs allemands, F. von Richthofen (11) et L. H. Hackmann (12), bien qu'ayant visité le pays Lolo, ils ne connaissent pas les livres Lolos.

Donc, ne connaissant pas les livres Lolos par contact direct, comment ces voyageurs purent-ils donner des renseignements ?

Il est à supposer qu'ils agirent par opinion préconçue.

II

Difficulté de traduire les livres

La traduction des livres Lolos est un travail si dur qu'il est extrêmement difficile de juger de la valeur d'une telle traduction.

Le précurseur P. Vial (13) expose les quatre grandes difficultés qui se présentent à n'importe quel traducteur. « La première est de savoir où commence, où finit une phrase... Ici vous avez un mot de moins qui aurait précisé l'idée, là, un mot de trop qu'il ne faut pas traduire, et comme la langue fourmille de mots composés, vous serez parfois obligé de découvrir sous un seul caractère le sens résultant de trois réunis. Deuxièmement, beaucoup de locutions ont vieilli, d'autres ne sont employées que dans certains pays, d'autres enfin se sont perdues ou se sont éteintes... les livres sont copiés sans aucune intelligence du texte et sans souci de comprendre, mais beaucoup de ces livres se répètent, il n'y a plus qu'une étude comparée qui puisse vous permettre de saisir le sens de beaucoup de phrases. Troisièmement, comme tous ces livres sont manuscrits, des caractères ont dû être changés, d'autres omis, parfois des lignes entières oubliées. Il serait bon de recourir aux manuscrits les plus anciens, mais comme les dates sont vieilles, ou très vagues, force est bien de s'en tenir aux conjectures.

Enfin, ce sont les caractères eux-mêmes ; ils ne sont ni absolument idéographiques, ni absolument phonétiques ; aussi est-on embarrassé de savoir sous quel aspect il faut les prendre. »

Cette constatation prouve une grande expérience de sa part, en même temps que le souci réel d'être sincère.

A part ces difficultés incontestables, on trouve encore d'autres obstacles qui s'opposent à notre désir : (a) Le sorcier Pi-mo ou Si-P'o est le seul maître de l'écriture ; (b) la profession de sorcier est héréditaire, cependant il a perdu de nos jours leur grande influence ; (c) le moyen d'enseigner n'est plus l'étude, mais seulement la récitation des livres ; (d) le sorcier ne connaît pas toujours la signification de ce qu'il lit ; (e) il est parfois dans l'obligation de créer de nouveaux mots pour empêcher son rival de comprendre lui-même ; (f) Il n'y a pas d'enseignement public, mais secret ; ni publication, mais copies ; ni aucune manifestation sociale, mais les fonctions des cérémonies religieuses. Tout cela est donné par des textes absolument indiscutables et c'est pourquoi le résultat de l'étude sur l'écriture Lolo n'a pas encore donné une récompense satisfaisante à tant de recherches.

(3) Il les classe en quatre familles : telles sont : (1) Mont-Khmer ; (2) Shan ou Tai ; (3) Chinois et (4) Tibet-birman.

(4) Voir — Yunnan : The Link between India and the Yangtze, p. 337, 1909.

(5) Voir — From Peking to Mandalay a journey from North China to Burma through Tibetan Szuch wan and Yunnan, 1908. Dans Chap. XV « Ethnology of the Chinese Far West » l'auteur traite la question sur les Lolos.

(6) Voir — In Unknown China, pp. 256, 1921.

(7) Voir — Le District des Lolos A-Chi, (Miss. Cath. XXXVI), pp. 93-6, 105-108, 117-120, 1904.

Essai de Dictionnaire Lolo-Français Dialecte A-Hi (T. P. Vol. XII), 1911.

Notions de Grammaire Lolo Dialecte A-Hi (T. P. Vol. XII), 1911.

Vocabulaire Français Lolo Dialecte A-Hi (T. P. Vol. XII), 1912.

Les Notes sur les Dialectes Lolos (B. E. F. E. O. IX), 1903.

(8) Voir — Au Yunnan — Les Lolos P'o.

(9) Voir — Far-west Chinois, Races Aborigènes — Les Lolos, 1909 ; Kientchang et Lolotie, 1910 ; Les Races d'Extrême-Orient. Leurs caractères morphologiques et psycho-sociologique, 1925 : — Il n'y a pas de Race Jaune, 1928, etc...

(10) Voir — West Chinois, Race aborigène — Les Lolos, p. 45.

(11) Voir — Tagebücher aus China. Ausgewählt und herausgegeben von E. Tiessen. 2 vol., Berlin 1907. — Baron Richthofens letters, 1870, p. 186.

(12) Voir — Vom Omi bis Bhamso : Wanderungen an den Grenzen von China, Tibet und Burma, Halle, 1905.

(13) Voir — Les Lolos, pp. 66-67, 1898.

III

Composition des textes

Les livres Lolos sont de deux sortes, les uns, chez les Lolos de Ta-Liang-Chan, possèdent la forme d'un rouleau, ancienne façon des vieux livres chinois appelés « Kiouen » (14) ; les autres, chez les Lolos chinoisés, ne diffèrent en rien de la forme chinoise. Ils se servent de papier chinois appelé « Mien-Tché », qui est solide et fort ou de « Tchuoa-Tchi » de qualité moins résistante.

Les caractères s'écrivent sur les papiers cousus par le dos et enveloppés dans une couverture en toile de chanvre. Les Lolos chinoisés se servent de l'encre et du pinceau chinois, mais ceux de Ta-Liang-Chan emploient le noir déposé sous les marmites ou les chaudières au contact du feu de bois, lequel noir broyé dans l'eau est pris au moyen d'une tige de bambou ou de bois en guise de pinceau.

C'est une manière assez primitive, mais le Pi-mo en a l'habitude.

Quelquefois, le Si-P'o se sert d'encre rouge appelée en chinois « Hon-Tan » ou « ngian-Tchu » pour noter quelques phrases dans le texte, mais ce moyen est inconnu à Ta-Liang-Chan ; non seulement le Pi-mo ne saurait l'employer, mais de plus on ne pourrait s'en procurer dans la haute montagne.

Il est intéressant de se demander ce qui, avant l'invention du papier (15) servait à écrire ? P. Vial (16) dit « d'après la tradition, les Noirs (H'é-yi) les gravaient sur la pâte de farine durcie, et les Blancs (Pai-yi) écrivaient sur la toile de chanvre. Avec le temps, la pâte s'est effritée, tandis que le chanvre s'est conservé, et c'est pour cela, dit-on, que les Noirs ont perdu leurs livres (?). De caractères écrits sur la toile de chanvre, je n'en ai pas vu, mais il doit en exister encore. »

Ces livres sont enroulés sur une baguette mince. Il n'y a point d'intervalle entre chaque caractère, ni de signes de ponctuation, un grotesque dessin indique la fin de l'article (17).

IV

Originaux et traductions des manuscrits

On distingue parmi les manuscrits Lolos deux sortes bien différentes, les unes représentant la pensée Lolo, ce sont ceux appartenant aux Lolos de Ta Liang Chan. Ils sont imprégnés du sentiment religieux, de la magie pratiquée par les Lolos. Quant aux manuscrits appartenant aux Lolos chinoisés, on retrouve en eux l'influence chinoise et surtout celle du taoïsme dont ils sont l'expression.

Cette influence chinoise est telle, que dans nombre d'ouvrages Lolos, il s'agit d'une traduction chinoise en

Lolo ; comme nous le verrons dans le chapitre traitant de la classification.

On rencontre assez souvent dans les textes des Lolos chinoisés, des caractères chinois pour donner la phonétique Lolo comme aussi certaines illustrations en tableaux dans le livre des Divinations.

Plusieurs de ces manuscrits ont été publiés par Barber (16) et commentés par Lacoupérie (19) en qualité de manuscrits bilingues, c'est-à-dire mélange de chinois et de Lolo.

Des traductions de ces manuscrits sont dues à Vial et d'Ollone en français, et à moi en chinois.

Quelques reproductions des originaux ont été faites au moyen de l'impression par des Lolos eux-mêmes (20) et aussi par quelques missionnaires qui inventèrent un système alphabétique comme moyen d'enseigner aux Lolos des hymnes religieux et l'histoire de la Bible.

V

Texte Lolo

(I)

EXPLICATION

Comme modèle de manuscrit et construction de la langue et de la pensée originaire des peuples Lolos, voici la traduction d'un petit ouvrage sur la divination, provenant du Ta-liang-Chan. Ce document est intéressant à plusieurs points de vue pour faire connaître la vie intellectuelle de ces peuples, et comme il est très court j'ai pu le donner tout entier.

Premièrement : le texte du calendrier. Les Lolos ont des relations de calendrier avec les Chinois. Ils possèdent un cycle duodénaire en années, mois et jours, mais ils se servent d'une méthode légèrement différente de celle des Chinois. Chaque année, mois ou jour est indiqué par le nom d'un animal : le tigre, le lapin, le dragon, le serpent, le cheval, le mouton, le singe, le coq, le chien, le cochon, le rat et le bœuf. Ainsi les Chinois disent : *Min kouo eul-che-ssen nien kieou-yue che-wou je*, c'est-à-dire, le 15 de la 9^e lune de la 24^e années de la Chine républicaine. Tandis que les Lolos s'expriment ainsi : *si k'o tci Oo, lö ni*, année du serpent - mois du Chien - jour du bœuf.

Deuxièmement : comme tous les peuples primitifs vivent toujours dans la peur des mauvais esprits, le texte qui suit explique que chaque jour apporte avec lui un certain malheur à éviter. Cependant, c'est par des formules que les Pi-mo chassent les mauvais esprits au lieu de sacrifice ; mais tout le monde s'accorde à leur attribuer des phénomènes formidables.

(14) Blanchet (A.). — Lettre à Henri Cordier (T. P., vol. X. P. 432-36, 1899). Cependant, écrit-il, dans le Chi-Ki-de-Sze-ma-tch'ien, 122 ou 91 avant l'ère chrétienne, les chapitres sont désignés par les caractères « Kiouen » qui signifient simplement rouleau. Une autre matière plus flexible servait donc en même temps que les lamelles de bois, à recevoir l'écriture. (P. 433).

(15) Carter (T. T.). — The Invention of printing in China and its spread westward. 1931.

(16) Voir — De la Langue et de l'Écriture Indigène au Yunnan, p. 18.

(17) Voir — Vial — Ibid. 19.

(18) Voir — Travels and Researches in Western China, p. 126
(19) Voir — Les Langues de la Chine avant les Chinois, pp. 91-93 — et On a Lolo MS. written on Satin. 1882.

(20) Voir — D'Ollone : Écritures des Peuples Non-Chinois de la Chine. P. 18 et Pollard : In Unknown China. P. 258.

I ሃር ድጋግ ወጥቶ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ጅምር ወጥቶ ለደ ድጋግ ለደ
 ለደ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ.
 ለደ ስፍራ ላይ ለደ.

II ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ.
 ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ.

III ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ.
 ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ.

IV ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ.

V ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ.

VI ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ.

VII ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ.

VIII ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ.

፬

IX ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ.

X ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ.

XI ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ.

XII ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ. ስፍራ ላይ ለደ.

ደ. ስፍራ ላይ ለደ.

Transcription (1)

- I fö ni¹ kó¹lö¹. oá rwa yé¹ ni¹-kú¹ zítí¹ i¹ ni¹-kú¹. Pulö rwa yé¹ ni¹-kú¹.
 Pámó¹ trí¹ yó¹ nō¹ ni¹-kú¹ m k'ó¹ su ší¹ k'ó¹ su k'á¹ k'ó¹ su yó¹ yé¹ né¹-kú¹.
 Vá¹ na ná¹ na ní¹ lö¹ zí¹ kí¹ kú¹ há¹ lö¹.
- II. ná¹ ni¹ kó¹lö¹. ná¹ k'ó¹ la k'ó¹ t'ó¹ t'ú¹ k'ó¹ su. k'ó¹ k'wá¹ yé¹ ni¹-kú¹. Ší¹ trí¹
 ní¹-kú¹ nō¹ t'ó¹ ní¹ la kú¹. nuší¹ zí¹ k'wá¹ ná¹ t'p'lu¹ yé¹ ni¹-kú¹.
- III. lá¹ ni¹ kó¹lö¹. lá¹ k'ó¹ su t'ó¹ t'ú¹ k'ó¹ ší¹ k'ó¹ su t'ó¹ yó¹ yé¹ ni¹-kú¹. Kwám¹ t'ó¹
 lá¹ ni¹-kú¹. Vá¹ na ná¹ na ní¹ k'wá¹ zé¹ mó¹ t'í¹ t'p'lu¹ yé¹ lö¹ ní¹-kú¹.
- IV. t'ó¹ t'ú¹ ní¹ kó¹lö¹. t'ó¹ t'ú¹ k'ó¹ su. Vá¹ ná¹ zí¹ t'ó¹ kú¹ há¹ lö¹ ní¹. zátí¹ yó¹ ší¹
 ní¹-kú¹.
- V. lú¹ ní¹ sáfá¹ lö¹. Ší¹ k'ó¹ la k'ó¹ su. t'ó¹ na Vá¹ na.
- VI. Ší¹ ní¹ sáfá¹ lö¹. wubakí¹ t'ó¹ k'ú¹ sa yé¹ ní¹-kú¹. t'ó¹ t'p'lu¹ lö¹ ná¹ trí¹ lö¹
 zít'ó¹ kú¹ lö¹.
- VII. m ní¹ sáfá¹ k'ó¹ su lö¹. m k'ó¹ su yú¹ k'ó¹ su yé¹ ní¹-kú¹. Vá¹ ší¹ trí¹ lö¹
- VIII. yú¹ ní¹ sáfá¹ k'ó¹ su lö¹. wú¹ zara zara trí¹ yó¹ nō¹ yé¹ ní¹-kú¹. Vá¹ ná¹ ná¹ ná¹ ní¹
 lö¹.
- IX. nō¹ ní¹ sáfá¹ k'ó¹ su lö¹. m ná¹ trí¹ yó¹ nō¹ yé¹ ní¹-kú¹. Vá¹ ná¹ ní¹ lö¹ zít'ó¹ lö¹.
- X. ná¹ ní¹ su fá¹ kó¹lö¹. ná¹ k'ó¹ su t'í¹ k'ó¹ su nō¹ yé¹ ní¹-kú¹. Vá¹ ná¹ lö¹ lö¹ kú¹
- XI. trí¹ ní¹ sáfá¹ kó¹lö¹. trí¹ k'ó¹ su Vá¹ k'ó¹ su nō¹ yé¹ ní¹-kú¹. Vá¹ ná¹ ná¹ lö¹ kú¹
- XII. Vá¹ ní¹ sáfá¹ kó¹lö¹. Vá¹ k'ó¹ sáfá¹ k'ó¹ su nō¹ yé¹ ní¹-kú¹. lö¹ ší¹ m t'ó¹ yé¹ k'ó¹
 kú¹. Vá¹ ná¹ ná¹ ní¹ lö¹ lö¹ ní¹-kú¹.

Corrigenda : Dans les lignes 4, 8, 10, 13, 14, 16, 17, 18, 19, 20, au lieu de a, lire á ouvert après v et z.

Voir note page suivante.

(1) (A) Voyelles et consonnes:

a = a français de "Pat"; ä = eu ouvert français de "pât";
 é = é fermé français; i = i français; ö = eu fermé français
 o = o ouvert français de "or"; u = ou français;
 ii = u français; y = y français de "yeux".
 V, l, r, z. non aspirés comme en français;
 s = s français de "signé"; x = x français;
 m = m français; m̄ (tout seul en fonction voca-
 lique comme y combiné m); ñ (tout seul en
 fonction vocalique comme y combiné n); ʃ =
 ch français; t' p'; k' = sonnes correspondants
 privés d'une aspiration gutturale.
 ts = ts' aspiré; dz = ts (non aspiré); ñ = gn français
 de "montagne". w = w anglais; h = h anglais;
 θ = th dur anglais.



B. Tons:



Nous mettrons seulement dans ces textes les deux
 tons particulièrement remarquables comme:
 ʃi¹ tons descendus haut, ts² tons descendus
 bas. Mais pour tous les tons moyens, nous
 ne les remarquons plus.

D'après Vial et Liétard, les règles de construction grammaticale de la langue Lolo diffèrent aussi bien des règles chinoises que des autres langues. Voici, en ce qui me concerne, les particularités relevées dans ce texte :

I. *Ecriture*

1. De même qu'en chinois, il y a beaucoup d'homophones : « ni » veut dire « le jour » « deux », etc.

2. Le même mot peut s'écrire par des caractères différents :  Kō marque du passé, et 
Lō marque du nombre.

3. Différents caractères peuvent avoir le même son :  et  tous les deux on lit « La » mais le premier signifie « tigre » et le deuxième « venir ».

II. *Grammaire*

4. Le sujet et le complément précédent toujours le verbe qui se met à la fin de la phrase, c'est la règle la plus importante de la syntaxe Lolo : Zi Tci i - Léopard chien capture (le léopard capture le chien).

5. Il n'y a point d'article.

6. Les adjectifs suivent toujours les noms : Na tphu « coq blanc » ; Vō na « cochon noir ».

7. Les noms de nombres suivent aussi les noms et sont eux-mêmes suivis de la numérale : Vō Na Ni Lō « cochon, coq deux », c'est-à-dire, deux animaux, un cochon et un coq ; Tsu S'o Yo : hommes trois personnes, c'est-à-dire trois hommes.

8. Les particules « Ni gou » et « Su » sont des particules finales euphoniques.

9. Deux remarques à faire dans ce texte sont que : 1° les phrases extrêmement simplifiées et 2° les expressions abstraites manquent totalement.

Je donne ci-dessous en spécimen, la traduction littérale du premier paragraphe.

<i>Fō—ni</i>	<i>Kō—lō</i>	<i>Oa vua i ni gu</i>	<i>Zi tci</i>
rat	jour vient	langue tire aller déjà	léopard chien

<i>i' ni-gu</i>	<i>Pu lō</i>	<i>vua i ni-gu</i>
capture déjà	Vache une	chasser aller déjà

<i>P'a mo ci-yō nō ni-gu,</i>	<i>m Kō su,</i>
vieillard un malade déjà	cheval année ceux

<i>Si</i>	<i>Kō</i>	<i>su</i>	<i>tci</i>	<i>Kō</i>	<i>su</i>
serpent	années	ceux	chien	année	ceux

<i>Sō-yo nō ni-gu</i>	<i>Vō na</i>	<i>na na ni-lō</i>	<i>Zi</i>
trois malades déjà,	porc noir	coq noir deux	soleil

<i>Kō</i>	<i>gō</i>	<i>ha</i>	<i>lō</i>
couchant	ennemie	envoyer	aller.

藏	甲	亥	亥	卯	酉	酉	酉	先天道祖元陽上帝
庚	卯	辰	卯	卯	辰	辰	辰	梵炁雷王元始天尊
壬	辰	巳	辰	辰	巳	巳	巳	青炁雷王靈寶天尊
子	巳	午	巳	巳	午	午	午	景炁雷王道徳天尊
寅	午	未	午	巳	未	未	未	號令雷霆玉皇上帝
辰	未	申	未	未	申	申	申	掌令雷霆天皇大帝
巳	申	酉	未	未	酉	酉	酉	應令雷霆紫微大帝
未	酉	戌	未	未	戌	戌	戌	劫制雷霆土皇大帝
申	戌	亥	未	未	亥	亥	亥	生炁雷霆高明大帝
酉	亥	子	未	未	子	子	子	炁炁雷霆道母元君
戌	子	丑	未	未	丑	丑	丑	神霄統天元聖天尊
亥	丑	寅	未	未	寅	寅	寅	碧霄太乙救苦天尊
子	寅	卯	未	未	卯	卯	卯	青霄雷神普化天尊
丑	卯	辰	未	未	辰	辰	辰	玉霄除災濟物天尊
寅	辰	巳	未	未	巳	巳	巳	南霄保制劫運天尊
卯	巳	午	未	未	午	午	午	太霄伏魔上將天尊
辰	午	未	未	未	未	未	未	素霄博施法運天尊
巳	未	申	未	未	申	申	申	絳霄朱陵度命天尊
午	申	酉	未	未	酉	酉	酉	景消保運妙化天尊
未	酉	戌	未	未	戌	戌	戌	大聖消災解危天尊
申	戌	亥	未	未	亥	亥	亥	十方太上靈保天尊
酉	亥	子	未	未	子	子	子	百谷祖主神農皇帝
戌	子	丑	未	未	丑	丑	丑	天地人元三皇上帝

早	馬	卯	丑	庚	壬	寅	亥	八極九清金后天尊
如	甲	卷	子	未	井	卯	戌	諸天上帝宰輔天尊
羅	井	辰	亥	地	子	辰	志	斗父斗母尊帝星君
如	地	卯	辰	卯	帶	辰	志	日宮月府九曜星君
如	辰	巳	卯	辰	心	辰	志	南斗六司延壽星君
如	辰	巳	卯	辰	神	辰	志	北斗九曜解危星君
如	辰	巳	卯	辰	三	辰	志	東西中斗三台星君
如	辰	巳	卯	辰	方	辰	志	二十八宿十二宮辰
如	辰	巳	卯	辰	方	辰	志	六十甲子本命星君
如	辰	巳	卯	辰	辰	辰	志	普天星斗萬億表宗
如	辰	巳	卯	辰	辰	辰	志	天地水火四官大帝
如	辰	巳	卯	辰	辰	辰	志	萬法祖師玄天上帝
如	辰	巳	卯	辰	辰	辰	志	九天開化文昌帝君
如	辰	巳	卯	辰	辰	辰	志	大悲靈感觀音菩薩
如	辰	巳	卯	辰	辰	辰	志	雷霆靈寶曆代師宗
如	辰	巳	卯	辰	辰	辰	志	地曹斗府雷霆官將
如	辰	巳	卯	辰	辰	辰	志	東嶽北陰二天大帝
如	辰	巳	卯	辰	辰	辰	志	冥府十五慈化真君
如	辰	巳	卯	辰	辰	辰	志	太歲城隍掌令尊神
如	辰	巳	卯	辰	辰	辰	志	瘟火土水四司大帝
如	辰	巳	卯	辰	辰	辰	志	田公地母五谷蒲神
如	辰	巳	卯	辰	辰	辰	志	姜元聖母后稷尊神
如	辰	巳	卯	辰	辰	辰	志	開花童子結秀君郎

(2)

TRADUCTION

- I. — Quand le jour du rat vient, si le léopard sort la langue et capture le chien. Alors on sacrifie la vache. Un vieillard est malade. Ceux qui sont nés dans les années du cheval, du serpent, du chien, trois hommes sont malades. Le sacrificeur offre un cochon noir et un coq noir, en se tournant vers l'endroit du soleil couchant on les sacrifie contre la famille ennemie*.
- II. — Quand le jour du bœuf vient, si les hommes nés dans les trois années du bœuf, du tigre et du lapin (sont malades), qu'ils offrent la bouillie claire de riz et l'eau du sacrifice ; (s'ils meurent) quant au 2^e jour après la mort ils sont transformés en esprit, que devant la porte de la maison, on offre un coq blanc en sacrifice.
- III. — Quand le jour du tigre vient, les hommes nés dans les trois dernières années du tigre, du lapin, du serpent sont peureux. Allez au village et prenez la torche, offrez un cochon et un coq noir en sacrifice, le mauvais esprit alors s'en ira.
- IV. — Quand le jour du lapin vient, que ceux qui sont nés dans l'année du lapin offrent un cochon et un coq tournés vers l'endroit du soleil levant pour chasser l'esprit vers la famille de l'ennemi s'ils ont perdu un enfant.
- V. — Quand le jour du dragon-esprit vient, que ceux qui sont nés dans les années du serpent et du tigre, offrent la brebis et le cochon noir.
- VI. — Quand le jour du serpent-esprit vient, allez et retournez de (la maison d'un de) vos parents à celles de vos autres (parents) pour lui échapper, offrez une brebis blanche au cou noir, sacrifiez-là face au soleil levant.
- VII. — Quand le jour du cheval-esprit vient, ceux qui sont nés dans les années du cheval et du mouton doivent pour échapper au mauvais esprit offrir un cochon.
- VIII. — Quand le jour du mouton-esprit vient, si un enfant de la famille est malade, offrez deux victimes, un cochon et un coq noir.

* Toute maladie, mort, etc., est considérée comme un sort jeté par un ennemi.

- IX. — Quand le jour du singe-esprit vient, si une femme est malade on offre un cochon et un coq en sacrifice en se tournant vers le soleil levant.
- X. — Quand le jour du coq-esprit vient, si ceux qui sont nés dans les années du coq et du chien sont malades, qu'ils offrent un cochon et un coq en sacrifice.
- XI. — Quand le jour du chien-esprit vient, si ceux nés dans les années du chien et du cochon sont malades, qu'ils offrent un cochon et un coq noir en sacrifice.
- XII. — Quand le jour du cochon-esprit vient, si ceux qui sont nés dans les années du cochon et du rat sont malades, prenez les torches de leurs familles, offrez un cochon noir et un coq noir en sacrifice.

VI

Texte Bilingue

Chez les Lolos chinoisés, à côté des manuscrits écrits en langue Lolo pure, on trouve beaucoup d'autres manuscrits traduits de la langue chinoise, surtout dans le culte taoïste. Ces travaux sont dus aux anciens Si-p'o qui connaissaient l'écriture chinoise. Ces manuscrits sont en quatre catégories. Premièrement ceux adaptés à la phonétique chinoise écrits par transcription en caractères Lolos. Deuxièmement, les manuscrits écrits en langue Lolo, mais comprenant quelques passages en interprétations. Troisièmement, les caractères chinois correspondant aux transcriptions Lolos. Enfin quelques textes sont chinois avec quelques caractères Lolos.

Nous allons donner un exemple des explications précédentes. Mais pour cela il faut encore quelques explications préalables. D'abord, le taoïsme qui domine les Lolos est une croyance d'origine chinoise. Les Si-P'o adorent les dieux taoïstes de même que les tao-che (Prêtres taoïstes chinois). Enfin, la morphologie de l'écriture est plus compliquée que celle de Ta-Liang Chan.

Il est assez difficile de reproduire un texte complet. Nous prendrons donc seulement les appellations des quarante-six dieux principaux. Ce sont simplement des transcriptions des titres divins chinois qu'il ne nous semble pas nécessaire de traduire, puisqu'elles n'ont aucun sens en Lolo mais seulement en chinois. Pour donner un aperçu du texte bilingue, nous le présentons sous sa forme originaires. (Voir p. 44, 45).

Nom des Organisations intellectuelles ou Personnalités	Ces manuscrits ont été recueillis par	Nombre approximatif de volumes
Musée Provincial du Yunnan	?	10
Université Sun-Yat-Sen, Canton	Chin-Chi-Young	100
Academia Sinica, Nanking	Expédition Biologique au Se-Tchouan	6
Royal Asiatic Society, Shanghai (21)	Mesny	1
Société des Missions Etrangères; Hong-Kong ou Shanghai	Vial, Savina	?
Ecole Française d'Extrême-Orient, Hanoi	?	?
Ecole des Langues Orientales Vivantes, Paris (22)	Prince d'Orléans Lefèvre-Portalis	18
Musée Ethnographique, Paris (23)	Vial	1
Bibliothèque Nationale, Paris (24)	Prince d'Orléans Lefèvre-Pontalis	7
Musée Guimet, Paris	?	?
Société des Missions Etrangères, Paris	Guébriant, etc.	?
British Museum, London (25)	Baber, L. A. Baiss (1904) Augustine Henry (1908)	34
Museum Milwaukee (26)	?	?
Museum für Völkerkunde, Berlin (27)	?	6
National Library of Congress Washington (28)	Roch	?
Prince d'Orléans (29)	D'Orléans	?
Commandant d'Ollone (30)	D'Ollone	32
Ching-Chi-Young (31)	Ching-Chi-Young	30
West China University Se-Tchouan (32)	West China Research Society	?

VII

Dispersion actuelle des manuscrits

Non seulement les manuscrits sont presque inconnus en Europe, mais dans la Chine même on les ignore totalement. Je peux me flatter d'être vraiment le seul archiviste paléographe en Chine qui se soit occupé de l'étude de ces manuscrits Lolos.

Au cours de mes recherches personnelles, j'ai rencontré la plupart de ces manuscrits dans les bibliothèques ou musées que chinois.

Il semble intéressant de présenter en un tableau général leur nombre et le lieu où l'on peut les consulter de nos jours. (Voir p. 47.)

(A suivre)

(21) Voir — Yule (H.). — The River of Golden Sand. P. 34, 1883 et Revue de l'Extrême-Orient n° 4, pp. 582-4 (1887).

(22) Voir — Lefèvre-Pontalis (P.). — Notes sur quelques Populations du Nord de l'Indo-Chine. (J. Asiatique, 1892) et d'Ollone. — Ecritures des Peuples non-chinois de la Chine. P. 8.

(23) Voir — Lefèvre-Pontalis (P.). — Ibid. et Lacouperie. — The Non-Chinese Writing of China and Central Asia (T'oung-Pao. Vol. II, pp. 89-90-1891).

(24) Voir — d'Ollone. — Ibid. P. 8 et Lefèvre Pontalis, ibid.

(25) Tous les MS Lolos dans « the Oriental Department of British Museum » forment 34 volumes. Ce sont des Lolos du Kiao-Tong, du Tong-Tchouan, du Kiou-ming, du Kouei-Tcheou et du Ta-Liang-Chan, etc. Nous les avons consultés en 1934.

(26) Voir — Star (F) — Lolo Objects in the Public Museum of the City of Milwaukee, vol. 1, p. 211, 1911.

(27) Voir — 6^e vol. des MS Lolos dans le Museum für Völkerkunde à Berlin; ont été consultés par nous en 1933. Ce sont des MS traitant des cérémonies religieuses.

(28) Voir — Rock — Banishing the Devil of Decease among the Nashi (National Geog. Mag. LVI, pp. 475-499, 1924), et Through the Great Rivers Trenches of Asia (ibid. L. P. 133-186, 1926), etc.

(29) Voir — Prince d'Orléans — Du Tonkin aux Indes, 1898 et Lefèvre-Pontalis — ibid.

(30) Voir — d'Ollone — Ibid. P. 8.

(31) Voir — L'auteur — Les Sorciers et les Manuscrits Lolos du Yunnan, 1931.

(32) Voir — Dickinson — Travel in Nosu Land, 1933.

CHINAS BINNEN-UND AUSSENHANDEL

Dr. rer. pol. Tzu Hsü

(Aus Chekiang China)

I. Die psychologischen Grundlagen des Handels
in China.*Die Wirtschaftsethik.*

Wenn wir die in ihrer Art intensive chinesische Landwirtschaft betrachten, die sich der jeweilig gegebenen Bodenbeschaffenheit durch eine meisterhaft ausgedachte Bebauungsart anpasst und damit das nur irgendwie Erreichbare aus dem Boden herausholt, ohne ihn in seiner Statik seit Jahrhunderten, ja seit Jahrtausenden erschüttert zu haben; wenn wir bedenken, dass sich frühzeitig ein Handel und vor allem ein mannigfaltiges Handwerk entwickelte, dass trotz primitiver Mittel ein ausserordentlich lebhafter Verkehr entstand, und dass bereits früher als in Europa Banken ein gut organisiertes Kredit- und Zahlungsüberweisungssystem aufrechterhielten, so lässt sich ein wesentlicher Unterschied der chinesischen Volkswirtschaft von der okzidentalener Länder auf den ersten Blick nicht feststellen, sondern nur Gradunterschiede sind erkennbar, die mit dem grösseren Kapitalreichtum der okzidentalener Wirtschaft und ihrer technischen Ueberlegenheit zu erklären sind. Mit solch rein äusserer Betrachtungsweise wird aber das Wesen der chinesischen Volkswirtschaft verkannt.

Alle physischen Verhältnisse waren an sich dazu angetan, ein Weiterfortschreiten der chinesischen Wirtschaft eher zu begünstigen als zu hemmen. Warum China, das noch früher als der Westen eine überraschende kulturelle Höhe erklimmen hatte, und in dessen Literatur seit jeher zu wirtschaftlichen Fragen Stellung genommen wurde, nicht eher oder doch wenigstens gleichzeitig mit dem Westen sich zur modernen Wirtschaftsgestaltung durchrang, warum seine Wirtschaft der vorwärtstrebenden Kräfte entbehrte, das ist nur damit zu erklären, dass die chinesische Wirtschaft nicht dem Grade, sondern dem Wesen nach sich von der okzidentalener Wirtschaft unterscheidet.

Die chinesische Wirtschaft musste erstarren, sie konnte über die letzte Entwicklungsstufe aus eigener Kraft nicht mehr hinausgelangen, weil sie sich als Verbandswirtschaft auf sittlich-patriarchalischer Ideengrundlage entwickelte und daran festhielt. Diese Verbandswirtschaft schuf ein, vom sozialen Standpunkt aus gesehen, harmonisch ausgeglichenes Wirtschaftssystem, das, im Gegensatz zum Westen, der Triebkraft eines starken Individualismus wenig Raum gab. Die Idee einer patriarchalen Ordnung aller Dinge konnte sich in China nicht weiter realisieren, als sie es getan hat. Denn der

Gipfelpunkt dieser Entwicklung war in China erreicht, und das ist die Ursache für den Stillstand in der wirtschaftlichen Entwicklung des Landes.

So bildeten sich innerhalb des chinesischen Wirtschaftskomplexes Eigentümlichkeiten heraus, die unter dem Einfluss einer bestimmten traditionellen Ordnung als Rasseigentümlichkeiten anzusehen sind, und die der chinesischen Wirtschaft eine ganz eigenartige Ethik verleihen. Eine Wirtschaftsethik ist keine einfache Funktion wirtschaftlicher Organisationsformen, sie besitzt, wie Max Weber sagt, "ein im höchsten Mass durch wirtschaftsgeographische und geschichtliche Gegebenheiten bestimmtes Mass reiner Eigengesetzlichkeit, aber: zu den Hauptdeterminanten der Wirtschaftsethik gehört auch die religiöse Bestimmtheit der Lebensführung".¹

Während der Chinese sich stets befeissigte, zu der Natur in ein Freundschaftsverhältnis zu treten und nirgends einen Ansatz machte, Herr über die Naturkräfte zu werden, was er als einen Verstoß gegen die Religion betrachtet hätte, machte sich der Westen die Naturkraft seiner Zivilisation dienstbar, indem er durch experimentierende Naturforschung den Schlüssel zu diesen Kräften errang. Der Konfuzianismus zeigt den Chinesen den Weg zur rechten Lebensgestaltung, der Taoismus lehrt sie die Art der rechten Lebensführung. Der Wert des Menschen wird nicht bestimmt durch den Besitz an materiellem Reichtum, sondern durch die sittliche Würde. Der Reichtum soll dazu dienen, "tugendhaft, d.h. würdig leben und sich der eigenen Vervollkommenheit widmen zu können".² Daraus entsteht der Charakter des chinesischen Volkes, nämlich seine Zufriedenheit im materiellen Leben, die Geduld und Fügsamkeit in der gegebenen sozialen Ordnung.

Die Führer der chinesischen Volkswirtschaft, allen voran Konfuzius, betonten immer, dass die Menschen den Gütern gegenüber eine zentrale Stellung einnehmen müssten. "Sparsamkeit und Einfachheit auf der einen Seite, möglichst gleichmässige Heranziehung aller Wirtschaftssubjekte auf der anderen, sollten bewirken, dass die lebenswichtigen Güter allen Menschen zur Verfügung standen, ohne dass eines zum lebendigen Werkzeug herabzusinken brauchte".³ Das Schwergewicht lag stets auf der Ausbildung des Menschen, nicht auf der der Mittel. Die wirtschaftliche Betätigung wurde als eine naturgemässe Äusserung des Menschen betrachtet und organisiert.

Der Staat wurde als ein Wohlfahrtspfleger, die Familie als die grosse Gütergemeinschaft betrachtet. Das Agrarwesen nach dem Vorbild des Brunnensystems für die

(1) Max Weber, Beiträge zur Religionssoziologie. S. 238.
(1) Max Weber, Religionssoziologie, S. 532.

(2) Richard Wilhelm, Chinesische Wirtschaftspsychologie, S. 11.



Brûle-parfums Bronze. — Dyn. Soung



zweckmässige Verteilung und Nutzung des Grund und Bodens, und das Familiensystem mit seiner genossenschaftlichen Auffassung in der zweckmässigen Güterverteilung, Güterversorgung und sozialen Fürsorge bildeten die Grundpfeiler der chinesischen Wirtschaft. "Nicht die Produktion und nächst der Produktion der Austausch ihrer Produkte bildet die Grundlage aller Gesellschaftsordnung, nach der die Verteilung der Produkte und mit ihr die soziale Gliederung in Klassen oder Stände sich richtet, was und wie produziert und wie das Produzierte ausgetauscht wird, sondern, umgekehrt, ist die herrschende soziale Ordnung die Grundlage für die zweckmässige Güterverteilung" ¹.

Die soziale Organisation.

Die älteste bis in die Gegenwart hineinreichende gesellschaftliche Einheit der Chinesen ist der Clan, eine patriarchalische Zusammenfassung sämtlicher Träger eines Familiennamens, die in einem Orte ansässig sind. Auf dem Prinzip der Clan-Einteilung beruhte ursprünglich die gesamte Struktur der chinesischen Gesellschaft. Die Berufe wurden im Altertum clanweise betrieben und vererbten sich innerhalb des Clans; sie waren fast ausnahmslos erblich. Die Berufe verfielen aber nie der sozialen Abschliessung, wie im indischen Kastensystem, sondern beruhten auf einer regelmässigen wirtschaftlichen Tradition innerhalb der Familie. Sie waren nicht streng voneinander geschieden, ein Übergang von einem Beruf zum anderen war möglich, aber aus traditionellen Gründen nicht üblich.

Typisch für die friedliche Entfaltung der chinesischen Kultur ist die Geringschätzung des Kriegerstandes, der als solcher keine entscheidende Rolle spielte: "der Ackerbau bedurfte friedlicher Kooperationen, aber nicht kriegerischer Expansionen" ¹. Im Laufe der Zeit bildeten sich in der chinesischen Wirtschaft vier Stände heraus; das waren der Stand der Gelehrten, aus dem die Beamten, die Führer, hervorgingen, der Stand der Bauern, der Handwerker und als letzter und am geringsten geachtet, der Stand der Händler. Im Gegensatz zu Japan und auch zu Korea, wo sich auf Grund des chinesischen Vierklassensystems ein wirkliches Kastenwesen herausbildete ², ist China der demokratischen Auffassung der Urzeit treu geblieben. Die soziale Gleichberechtigung, die heute durch Sun Yat Sens Revolution auch theoretisch anerkannt ist, war praktisch schon durchgeführt, als Shi Huang-ti den Erbadel abschaffte ³ und dem Feudalismus, dem aristokratischen Herrschaftsprinzip des Altertums, ein Ende machte.

Spielt in der chinesischen Gesellschaft die Klassenscheidung keine Rolle, so ist dafür die berufliche Gliederung um so wichtiger. Auch im Berufsleben ist nicht das Individuum die soziale Einheit, sondern die Korporation. Für den Bauern ist das die Dorfgemeinde, für den Handwerker die Zunft, für den modernen Arbeiter die

Gewerkschaft und für den Kaufmann die Gilde. Diese Vereinigungen, ausserhalb deren ein Erwerbstätiger überhaupt nicht zu existieren vermag, sind die eigentlichen Herrscher des chinesischen öffentlichen Lebens. Sie verbürgen die Aufrechterhaltung der sozialen Ordnung, indem sie die wirtschaftliche Konkurrenz mit allen sich daraus ergebenden Ubelständen ausschliessen und den einzelnen Gewerbetreibenden zwingen, Produktion und Absatz den allgemeinen Bedürfnissen unterzuordnen. Sie unterstützen ihre in Not geratenen Mitglieder, nehmen deren Interessen wahr, gewähren ihnen Rechtsschutz und schlichten ihre Streitigkeiten.

Die Entwicklung des Handels.

Die Familie bildete in China im wesentlichen eine Einheit der Selbstversorgung. Nur die Werkzeuge, die Eisengeräte und die Töpferwaren, wurden durch Handwerker hergestellt. Der Handwerkerstand war daher dem Bauernstand nahe zugeordnet und nach diesem am angesehensten, zumal die Handwerkerfamilien neben ihrer eigentlichen Tätigkeit noch eine Agrarwirtschaft eigenen Besitzes trieben und damit halb bäuerlich waren.

In der Chou-Zeit muss die chinesische Wirtschaft eine höhere Stufe ergebigerer bäuerlicher Produktion erreicht haben, denn die Ausbildung eines besonderen Handwerkerstandes war nur möglich, als die agrarische Arbeit soweit produktiv wurde, um einen Handwerkerstand miternähren zu können. Mit steigender Produktivität und intensiverer Bearbeitung gab die Bauernschaft die Autarkie auf. Der Bauer bedurfte zur Steigerung der Produktivität gewisser Produktionsmittel, die ihm ausserhalb seines Wirtschaftsbereiches angefertigt wurden, wobei sich das Abhängigkeitsverhältnis nach dem Grade der eigenen hauswerklichen Arbeit richtete. Die Ausgangsform privater industrieller Tätigkeit unterscheidet sich danach, ob der industrielle Kleinproduzent seine Arbeitsmittel selbst besitzt oder nicht, ob er nur teilweise handwerklich tätig ist oder ganz. In China haben sich beide Formen, sowohl das Handwerk als auch das Lohnwerk, stark entwickelt. Die wenigen Gebrauchsgegenstände beschaffte sich der chinesische Bauer entweder auf den in allen grösseren Orten des Landes in fünftägiger Folge abgehaltenen Märkten gegen Verkauf oder Tausch seiner Agrarprodukte, oder indem er einen oder mehrere Wanderhandwerker auf kurze Zeit ins Haus nahm.

Der Handel entwickelte sich in China als Tauschhandel. Das zeigte sich auch darin, "dass die ältesten Münzen in China häufig die Form von Gebrauchsgegenständen wie Messer usw. hatten, aus denen sich erst allmählich die später übliche Form der runden, in der Mitte mit einer quadratischen Oeffnung versehenen, gegossenen Bronzemünze entwickelt hat" ¹.

Viele Dinge jedoch, die zwar nicht zu den unmittelbaren Notwendigkeiten gehörten, die aber doch das Leben angenehmer gestalteten, konnten zwischen Handwerkern

(1) Banghan Li, Die chinesische Volkswirtschaft unter dem Einfluss der fremden Mächte, S. 40.

(1) R. Wilhelm, Wirtschaftspsychologie, S. 24.

(2) E. Erkes, China, S. 97.

(3) Max Weber, Wirtschaftsgeschichte, S. 95.

(1) R. Wilhelm, Wirtschaftspsychologie, S. 67.

und Bauern nicht getauscht werden. Hier setzte die Funktion des wandernden Händlers ein, der mit seiner Ware von Hof zog und mit seinen fremden und seltenen Gegenständen bald auf reges Interesse bei der Käuferschaft stiess.

Bei der weitgehenden Autarkie der agrarischen Familienwirtschaft war das geringe Ansehen, das der Händler, der Wanderer, der Unbehauste, genoss, leicht erklärlich. Wenn der Handel im Verlauf der weiteren Wirtschaftsgeschichte des Landes sich auch entfalten konnte, so galt er doch stets als unproduktiv, nur dem Luxus dienend, und schwer musste der Handel um seine Existenz ringen. La-tse und Konfuzius nahmen in erster Linie gegen den Handel Stellung und warnten eindringlich vor den fremden und kostbaren Gütern, die die Einfachheit und Bescheidenheit, das Ideal der menschlichen Gesellschaft, zerstörten¹.

Zeiten grosser Blüte wechselten mit Zeiten grossen Niederganges, aber nie liess sich der Handel auf die Dauer unterdrücken. Es zeigte sich, dass in Perioden grosser politischer Blüte, in denen die Herrscher mit starker Hand die Grenzen schützten und den Verkehr mit anderen Ländern pflegten, auch der Binnenhandel aufblühte. Das geringe Ansehen, das der Handel in weiten Kreisen genoss, ist im wesentlichen darauf zurückzuführen, dass der Handel spekulativ war, was dem religiösen Empfinden der Chinesen widersprach. Während für das alltägliche Leben notwendige Waren im allgemeinen feste Preise haben, hatten die Luxuswaren immer einen Phantasiepreis, und der Kauf solcher Waren gestaltete sich zu einem harten Kampf um die zu bezahlende Summe. Das Geld hat in China psychologisch nie die Schätzung eines vollwertigen Besitzes errungen. Es blieb viel mehr Ware als Zahlungsmittel. Unter den geprägten Münzen gab es Geldstücke verschiedener Grösse. Bei jeder Kaufverhandlung musste erst lange diskutiert werden, wie viele minderwertige Münzen in einer Cash-Schnur als Zahlungsmittel enthalten sein durften. So sehr es der Religion auch widerspricht, liegt dem Chinesen das Spiel im Blut, und jeder Kauf wird auch heute noch für die Beteiligten zum Spiel. In noch höherem Masse ist dies der Fall, wo es sich um grosse Käufe handelt, wo mit Silber bezahlt wird. Das Silber war in China von jeher reine Ware. Der Kurs zwischen Silber und Kupfer war und ist steten Schwankungen unterworfen, nicht nur zu verschiedenen Zeiten und an verschiedenen Orten, auch an gleichen Orten sind die Kurse wechselnd. Das geht so weit, dass, "wenn man am einen Ende der Bankstrasse einer grösseren Stadt einen Tael in Kupfer umwechseln liess, im nächsten Laden das Kupfer wieder in Silber und so fort, man nichts mehr in der Hand hielt, wenn man am anderen Ende der Strasse angekommen war. So war denn auch der Kampf um den Silberkurs eine dauernde Spannung, wo es sich um grössere Zahlungen handelte."¹

Wenn der Handel in China mit dem Glücksspiel auch viel Gemeinsames hat, so ist der chinesische Kaufmann

auf der anderen Seite von grosser Geschäftstüchtigkeit und von grosser Zuverlässigkeit. Diese psychologische Eigenschaft ergibt sich wieder aus den wirtschaftlichen Grundlagen. Der Händler war in allen Zeiten immer ein Fremdling, der mit seinen Waren aus fernen Gegenden kam. Daraus ergab sich für den Händler eine schwierige Stellung, und bald schlossen sich die Kaufleute, die sich in anderen Provinzen niederliessen, zu Gilden zusammen, die anfangs den Charakter von Landsmannschaften trugen. Diese Gilden boten, wie weiter unten noch gezeigt wird, die Voraussetzung für die Hebung des Handels und waren schliesslich die Träger der Handelsverbindungen mit dem Ausland. Die Macht und das Ansehen, die sich der Handelsstand im weiteren Verlauf der chinesischen Wirtschaftsgeschichte errang, ist nur diesen Gilden zuzuschreiben. Den grössten Einfluss und das grösste Ansehen sicherte sich der Handel, als die Berührungen mit dem Westen kamen, als europäische Händler sich an der chinesischen Küste niederliessen. Die Handelsvermittlung mit ihnen wurde ganz in die Hände der chinesischen Händler gelegt, der Staat förderte sogar diese Entwicklung, indem er durch seine Händler über die Gilden hinweg eine gewisse Kontrolle über das Handelsgebarren der Fremden ausübte.

Heute hat sich die Lage des Handels in China gewaltig geändert. Zahlreiche Familien, die früher den Handel als einen entwürdigenden Beruf ansahen, steckten ihr Geld in Handelsunternehmungen und traten diesen sogar selbst bei. So hat sich heute in China ein Handelsstand herausgebildet, der seinen Einfluss nicht nur auf die wirtschaftliche, sondern auch auf die politische Gestaltung der Verhältnisse in China ausübt. Die schroffe Ablehnung des Handelsstandes in China ist heute aufgehoben, denn schliesslich hätte die chinesische Revolution "ihr Ziel nie erreichen können, wenn sie nicht bedeutende Geldgeber in der Kaufmannschaft, besonders der des Kolonialchinesentums, gehabt hätte"¹.

II. CHINAS BINNENHANDEL.

Die geographischen Grundlagen.

Klimatisch ist China sehr begünstigt, es ist der gesegnete Teil des asiatischen Monsungebietes und erhält während der Sommermonate feuchten Wind von der See, während der Wintermonate trockenen Wind vom Land. Dadurch erhält die Vegetation die Feuchtigkeit gerade dann, wenn sie sie am nötigsten braucht. Während jedoch im Süden und in der Mitte des Landes auch im Winter noch östliche Winde Regen bringen, bleibt der Norden in dieser Jahreszeit völlig trocken. Im Sommer herrscht im Tiefland durch die gesamte Ausdehnung des Reiches hindurch gleichmässig hohe Temperatur; eine Milderung findet nur nach den Höhenlagen hin statt. Diese Verhältnisse sind es, welche es bedingen, dass die Erzeugnisse des

(1) Laotse, Tao-Te-king, Kap. 80.

(1) R. Wilhelm, Wirtschaftspsychologie, S. 74.

(1) R. Wilhelm, Wirtschaftspsychologie, S. 78.

Bodens nach geographischer Breite und nach Höhenlagen sehr verschieden sind.

Kälteres Klima, der Mangel an einem weitverzweigten, natürlichen Bewässerungssystem und die durch zahlreiche Überschwemmungen des Huang-ho herbeigeführten Überlagerungen der so fruchtbaren Lösserde mit unfruchtbaren Sedimenten lassen im Norden nur eine geringe Anzahl von Ernten zu. Weizen, Mais, Hülsenfrüchte, Hirse, Zucker und Gerste werden hier angebaut und vermögen den Bedarf des Nordens vollkommen zu decken. Auch die Baumwolle ist hier ein wichtiges Produkt. Aber der Mangel an Wasserstrassen und die völlige Verwahrlosung der Verbindungswege verhindern eine ausgleichende und regelmässige Verbindung. So geschieht es des öfteren, dass die gut bewässerte Provinz Shensi einen Überfluss an Getreide hat, in derselben Zeit, wo die kaum 10 Meilen entfernte Provinz Kansu unter Hungerstnot leidet.

Glücklicher als der Norden ist somit die Mitte und der Süden Chinas. Sir Robert Hart sagt in seinem Buche bei der Erörterung des chinesischen Aussenhandels: "Chinese have the best food in the world - rice; the best drink - tea; and the best clothing - cotton, silk and fur"¹. Reis, das Hauptnahrungsmittel des Volkes, wird hier in reichen Ernten gewonnen und gestattet als zweite Ernte des Jahres den Anbau des Weizens. Seide und Tee, die seit dem Beginn der Handelsbeziehungen Chinas mit den Aussenländern die bedeutendsten und berühmtesten Ausfuhrartikel bildeten, sind in dieser Region heimisch. Die Scheidelinie zwischen diesen beiden klimatischen Regionen ist scharf. Sie verläuft entlang des Tsin-ling-Gebirges und bildet die Wasserscheide zwischen den beiden Riesenströmen des Landes, dem Huang-ho und dem Yangtse.

Verkehrsgeographisch gliedert sich das Reich der 18 Provinzen in drei Zonen, die hydrographisch gleichbedeutend sind mit dem Bereich des Huang-ho, dem des Yangtse und dem der südchinesischen Flüsse. Diese drei nach geographischer Breite übereinander liegenden regionalen Zonen zerlegen sich wieder in meridionale Streifen, in die Küste selbst, in das maritime Vorland und das innerkontinentale Rückland.

Die Nordregion ist im oberen Küstenstreifen ein stetig anwachsendes Schwemmland. Der Pai-ho und der Huang-ho gewähren nur kleinen Schiffen Einfahrt. Aber nur am ersten konnte sich ein Handelsplatz grösseren Ausmasses, Tientsin, entwickeln. Aus dem Schwemmland erhebt sich in südlicher Fortsetzung das Shantung-Gebirge mit den Hafenplätzen Chefoo, Weihaiwei und Tsingtau. Das nördliche Vorland besteht aus der grossen Ebene und dem Bergland von Shantung, es ist das Gebiet des ausgesprochenen Landverkehrs. Einige grössere Strassenzüge durchziehen radial von Peking das Land, nach Norden gegen die Mongolei, nach Osten gegen die Mandchurei und nach Süden zu wichtigen Schifffahrtsplätzen, so nach Fen-chong am Han und nach Wang Chia-ying an der Kreuzung des Huang-ho mit dem Kaiserkanal. Dort wo der Huang-ho aus dem Tai-hang-Gebirge als Randlinie des kontinentalen Staffelfalles in die Ebene sich ergiesst, beginnt das nördliche Rückland.

Das Gebiet des Yangtse ist im Küstenlande flach und wird von einem dichten Kanalnetz durchzogen. Ist das nördliche Stromsystem divergent zur Küste gerichtet, so bildet das der Mittelregion ein konzentriertes Flusssystem, das zur Küste hin eine stete Vermehrung der Wasserzufuhr erfährt. Die Verkehrsverhältnisse sind hier völlig anders geartet. Endlos dehnt sich das Netz der Schifffahrtsstrassen aus und erst im Vorlande treten zusammenhängende Ebenen auf, die sich bis zum Rücklande hinziehen, dort, wo der Yangtse die Engen bei I-chang verlässt.

Die Südregion weist im Küstenlande trotz vieler und tiefer Buchten nur wenig brauchbare Häfen auf, die wenigen vorhandenen haben aber grosse Bedeutung. Zum Unterschied vom Yangtse-Stromland besteht das südchinesische Flusssystem aus einer Anzahl von Flüssen mit weitverzweigten Stromgebieten, die unabhängig voneinander die Küste erreichen. An jedem dieser Strombecken hat sich ein beherrschender Handelsplatz entwickelt. Zu einem Eingangshafen für China ist jedoch keiner geeignet, denn jeder beherrscht nur einen Streifen der Küste, aber nichts von dem weiter im Innern gelegenen Land. Der Hsi-kiang ist der bedeutendste Fluss der südchinesischen Zone, an seiner Mündung liegt der bedeutende Hafen Kanton. Der Verkehr im Vorlande spielt sich fast ausnahmslos zu Wasser ab. Ganz im Gegensatz zu den weiten Gegenden des Nordens bildet der Süden ein dichtes, kaum unterbrochenes Hügel- und Bergland. Diese Landgestaltung begünstigte für den Landtransport die Verwendung der Menschenkraft ebenso wie in der Yangtse-Zone.

Die Verkehrswege.

Bei dem grossen Umfang des chinesischen Binnenhandels ist es selbstverständlich, dass dem Verkehrswesen grosse Aufmerksamkeit geschenkt wurde.

Die Kunst und Sorgfalt des Strassenbaues hat in der chinesischen Geschichte ihre Blüte- und Verfallszeiten gehabt. China ist heute mit seinem Bestand an Strassen nicht gerade günstig gestellt. Insgesamt werden sie auf eine Länge von 30 000 km geschätzt, wovon 20 grosse Regierungsstrassen die Verbindung der Provinzialhauptstädte mit der alten Regierungshauptstadt Peking herstellen. Die Instandhaltung dieser Strassen genügt den Anforderungen eines modernen Verkehrs keineswegs, da die Kosten hierfür von der Provinzialverwaltung zu tragen sind und diese wenig Geld dafür ausgibt. Die Strassen des chinesischen Altertums zeichnen sich durch eine gute Bauart aus. So sind die alten Poststrassen, die sog. Kuan-ta-ma-lu, auch heute noch in Betrieb. Der Zustand dieser Strassen hält jedoch einen Vergleich mit denen in Europa und Amerika nicht aus. Eine erhebliche Verbesserung erfuhr das chinesische Strassenwesen erst mit der Einführung des Automobils als Transportmittel. Nach Angabe des chinesischen Verkehrsministeriums befinden sich bereits 50 000 km Autostrassen in Betrieb.¹

(1) R. Hart, *These from the land of Sinim*, S. 61.

(1) *China Yearbook* 1930.

In Verbindung mit den Strassen haben die Chinesen Bedeutendes im Bau von Brücken geleistet, die teils als Steinbrücken in technisch-architektonischer Vollendung gebaut sind und teils als Hängebrücken aus Eisen oder Bambus hergestellt wurden. In gebirgigen Gegenden, namentlich in den westlichen Provinzen, wo die Beförderung hauptsächlich durch Träger und Packtiere vor sich geht, überklettern die Strassen die Berge als Treppen.

Die zur Bewältigung des Verkehrs benutzten Mittel zeigen die urältesten Formen bis zum modernen Automobil. Im Norden ist auf den mongolischen Karawanenwegen bis nach Peking hin die Urform des Wagens anzutreffen. Die Räder bestehen aus einer Vollholzscheibe, haben keine Speichen, und das Rad dreht sich nicht um die Achse, sondern ist fest auf diese verkeilt und dreht sich mit der Achse zusammen. Daneben existieren noch die rein chinesischen Karren zum Transport von Personen und Lasten, die federlos und mit Rücksicht auf die schlechten Wege äusserst stabil gebaut sind.

Welche bedeutenden Leistungen durch den Menschen als Träger hervorgebracht werden können, beweisen nach einer Schilderung Strewes beispielsweise die Teeträger. "Wir stellten Teeballen bis zu 300 Pfund Gewicht fest, die von einem einzelnen Träger in eigens dafür konstruierten Gestell auf dem Rücken über die durch das Hochgebirge führenden Pässe getragen wurden"¹. Im Norden Chinas ist auch die zwischen zwei Maultieren hängende Sänfte zum Transport gebräuchlich.

Trotzdem China ein geradezu ideales Feld für den Eisenbahnbau ist, lässt die räumliche Entwicklung des Schienennetzes eine grosszügige Gestaltung vermissen. Wie alle neuen Einrichtungen, die aus dem Westen kamen, stiess auch der Bau von Eisenbahnen auf heftigen Widerstand der Chinesen und alle grossen Eisenbahnen in den ersten Jahren der Bauperiode entstanden unter dem Druck politischer Verhältnisse.

Die Ping-Shen-Bahn verbindet in einer Gesamtlänge von 840 km die nordchinesische Provinz Hopei mit der mandchurischen Provinz Fengtien. Für beide Provinzialhauptstädte schafft die Bahn eine Verbindung zum Meere. Von der Hauptlinie zweigen acht Nebenbahnen ab und in Peking bestehen Anschlüsse nach Hankou und Kalgan, in Tientsin nach Pukow, in Mukden und Niu-chuang an die südmandchurische Bahn. Die Ping-Shen-Bahn hat für den Handel grosse Bedeutung, da sie durch Gebiete mit dichter Bevölkerung führt. Der südwestliche Ausgangspunkt dieser Bahn ist Peking, von wo die Ping-Sin Bahn die Verbindung mit Kalgan aufnimmt. Kalgan ist der Endpunkt der grossen Karawanenstrassen der Mongolei und an Stelle der Kamelkarawanen, die früher die Waren nach Peking brachten, ist die Bahn getreten.

Eine sehr wichtige Bahnstrecke ist die 1214 km lange Peking-Hankou Bahn, die die direkte Verbindung mit Zentralchina aufnimmt. Diese Bahn durchquert die drei Provinzen Hopei, Honan und Hupeh und verbindet somit die fruchtbare nordchinesische Ebene mit dem Yangtsetal. Die Ping-Han Bahn hat in Shi chia-chuang Anschluss an die Shansi Bahn, die ihre wichtigste Zweigbahn ist.

Das Projekt der Hankou-Kanton Bahn ist noch nicht verwirklicht. Die Südstrecke ist erst 224 km von Kanton aus vorgetrieben, der Nordteil ist erst bis Chu-chou fertiggestellt, sodass das 600 km lange Mittelstück dieser Bahnlinie noch fehlt. Erst dann, wenn auch dieses Mittelstück dem Verkehr übergeben werden kann, wird diese Bahn als Anschlussglied an die Peking-Hankou Bahn eine grosse Bedeutung erhalten, wirtschaftlich wie politisch.

Die Provinz Shantung wird durch die Kiao-tsi Bahn aufgeschlossen. Diese Bahn stellt die Verbindung von der Küste zur Provinzialhauptstadt Tsinan-fu her und kreuzt sich dort mit der Ping Pu Bahn, die das fruchtbare und dicht besiedelte Schwemmland des Huang-ho mit dem reichen Niederungsgebiet des Yangtse-Vorlandes verbindet. An die Ping Pu Bahn schliesst sich in Nanking die Hu Ning Bahn mit der Verlängerung der Shanghai - Hangchou - Ningpo Bahn an. Obwohl die Hu Ning Bahn durch reiche, dichtbevölkerte Gegenden mit einer Reihe grosser Handelsstädte führt, stellt sie wirtschaftlich keinen grossen Erfolg dar. Die Nähe des Yangtse, dem die Bahn in geringer Entfernung parallel läuft, ist ein hemmender Faktor, da die meisten Gütertransporte aus Innerchina auf dem Yangtse billigere Transportmöglichkeiten finden.

Da der Landtransport in China sich verhältnismässig teuer stellt, so werden, soweit dies möglich ist, die Wasserwege zum Transport verwendet. Im Norden des Landes sind, wie bereits erwähnt, die Flüsse nur in beschränktem Masse für die Schifffahrt tauglich. Sie kommen von Westen und fliessen nach Südost oder Nordost, da das Bergland von Shantung sich im Osten einschiebt. Die Hauptverkehrsrichtung bewegt sich aber von Süden nach Norden, vom Yangtse nach Peking. Diesem Umstand verdankte der Kaiserkanal im Jahre 1300 seine Entstehung. Er verläuft in 1600 km Länge parallel der Küste und quer gegen die Stromrichtungen. Sein Hauptzweck war die Versorgung von Peking mit Reis und anderen Produkten des Südens und zwar eine geregelte Versorgung, da der Seeweg immer den Gefahren des Seeräuberwesens ausgesetzt war. Der Nutzen des Kaiserkanals geht aber darüber noch weiter hinaus, indem der Kanal sonst abgeschlossene Gebiete der grossen Ebene in Verbindung mit dem Norden und Süden setzt und den wenigen anderen Wasserstrassen in ihr den Vorteil der Einmündung in einen grossen Schifffahrtsweg, und damit den auf ihnen verfrachteten Waren die Möglichkeit, fernere Ziele zu erreichen, gewährt.

Von der Bedeutung des Wassertransports in China gibt eine Schätzung S.W. Williams Aufschluss, die besagt, dass noch kurz vor dem Taiping-Aufstand die Tonnage der verschiedenen Wasserfahrzeuge Chinas grösser als diejenige aller übrigen Länder zusammen war¹.

Der Wert der Binnenwasserstrassen für den Transport ergibt sich allein schon aus der natürlichen hydrographischen Gliederung des Landes. Das vielmaschige Netz von Wasserstrassen und Kanälen verleiht China einen Vorteil in der Verkehrsgestaltung wie selten einem anderen Lande. Allerdings ist auch hier eine Verschlechterung eingetreten. Die grossen Ströme führen auf ihrem

(1) M. Th. Strewé, Das Verkehrswesen in China, S. 96.

(1) Wittvogel, Wirtschaft und Gesellschaft Chinas, S. 700.

Weg von Mittelasien her ungewöhnliche Mengen feiner Ablagerungsstoffe, die im ruhigen Unterlauf die Fahrinne verschlammen. So hat vor allem der Huang-ho für die Schifffahrt seine Bedeutung nahezu ganz eingebüsst und ist durch seine vielen Ueberschwemmungen statt zu einem Förderer der Kultur zum "Kummer Chinas" geworden. Als nördliche Wasserstrasse ist der Wei-Fluss, der bei Ling Tsing in Shantung in den Kaiserkanal mündet und bis in die Provinz Honan hinein schiffbar ist, von Bedeutung. Der Huang-ho selbst, der durch den Kaiserkanal mit Tientsin in Verbindung steht, ist in der Mündung nicht schiffbar, im Unterlauf von Tsitung an ermöglicht er das Befahren mit Dschunken. Auf der schiffbaren Strecke durchschneidet der Huang-ho die Kiaotsi-Bahn und die Peking-Hankou-Bahn.

Günstigere Verhältnisse als die nördlichen Flüsse bietet der Yangtse. Hier hat die Bevölkerung in Jahrhunderte langer Arbeit auf weiten Strecken und an besonders gefährdeten Stellen grosse Deiche errichtet, die die Felder und Städte vor dem Hochwasser schützen. In schmalen und tiefen Betten zusammengehalten bietet der Yangtse eine gute Verkehrsstrasse. Von den 18 Provinzen des Reiches berührt er acht, und 1000 km können stattliche Dampfer den Fluss hinauf ins Innere des Landes fahren. Seine grösste Bedeutung als Verkehrsstrasse erlangt der Yangtse dadurch, dass sein Flusssystem durch eine Reihe von Nebenflüssen sich über ein ganzes Gebiet erstreckt und die Binnenwasserhandelsstrassen des Landes im Yangtse zusammentreffen. Seine grossen Nebenflüsse, aus deren Tälern wichtige Ueberlandswege in die nördlichen Teile des Reiches abzweigen und der Kaiserkanal, der die ehemalige Reichshauptstadt mit dem Yangtse verbindet, sind Verkehrswege von grösster Bedeutung. Der Han ist 2000 km befahrbar, der Hauptverkehr spielt sich auf der Strecke bis zum Handelsplatz Lao Ho Kou, 780 km oberhalb von Hankou ab. Die Provinz Szechuan wird vom Kialin und Min aufgeschlossen. Der Min ist insofern für den mittelchinesischen Handel von Bedeutung, als in Cheng-tu die alte historische Staatsstrasse nach Peking ihren Ausgangspunkt nimmt, und von hier grosse Transportwege nach der Provinz Kueichou abzweigen. Für die südliche Yangtse-Region ist der Tun-ting See durch den in ihn mündenden Siang Kiang bedeutsam, da dadurch die Provinz Hunan an den Yangtse angeschlossen wird; ebenso trifft dies für die Provinz Kiangsi durch den Po Yang See zu. Der Chinese versteht sich mit den jeweiligen Schifffahrtsverhältnissen ausgezeichnet vertraut zu machen. Mit seinen der Stromart vortrefflich angepassten Schiffen weiss der Chinese die Wasserläufe wirksam auszunutzen, sodass Mängel in der Schifffahrt den Verkehr nicht im gleichen Masse hemmen können wie anderswo. Flüsse, die nach europäischen Begriffen überhaupt nicht befahrbar sind, werden von den Chinesen noch für einen regen Bootsverkehr benutzt. Dies ist einmal auf die sachgemässe, den lokalen Verhältnissen angepasste, seit Jahrtausenden erprobte Bootkonstruktion zurückzuführen. So gibt se

Boote mit elastischem Boden, die über Kiesel hinweggleiten, dann verfügt der Chinese über Dschunken, die vermöge ihrer dem gewöhnlichen Schiffbau hohnsprechenden Konstruktion in der Lage sind, fast im rechten Winkel um einen mitten in einer Stromschnelle befindlichen Felsen herumzufahren. Fast jeder kleine Fluss hat besonders konstruierte Boote¹. Die chinesischen Schiffer sind sehr geschickte, sichere Fahrer, die sich den Wasserverhältnissen vorzüglich anpassen. Es wird gesegelt, mit Händen und auch mit Füssen gerudert; gefährliche Stromschnellen werden vorwiegend mit Hilfe von Treidelkulis überwunden.

Für den Nahverkehr dienen fast ausnahmslos nur kleine Boote, während die mittleren und grösseren Schiffe dem Ferntransport dienen. Die grossen Boote sind von besonders stabiler Konstruktion, für den Küstenverkehr tief und scharf auf dem Kiel gebaute Flussegler flache und breite Boote für den Kaiserkanal und die nördlichen Lösströme. Das Aufkommen der Dampfschiffe hat auch in China das Bild des Binnenwasserverkehrs geändert, vor allem auf den grösseren Strömen, auf denen sich der Verkehr von den Küstenstädten nach Handelsplätzen im Inneren des Landes abspielt. Der alte einheimische Wassertransport vermag den neuen mit Dampf betriebenen Schiffen energische Konkurrenz zu machen. Im Jahre 1927 war in der Küstenprovinz Chekiang, dem Hinterland von Shanghai, und in der Nähe einer Reihe halbmoderner Hafenstädte der von den altentümlichen Verkehrsgesellschaften erzielte Umsatz "weit grösser, als derjenige der modernen Transportgesellschaften der Provinz"¹.

Die Handelsstrassen.

Das Bedürfnis eines Austausches von Waren ist durch die Verschiedenheit der Produktion in den einzelnen Landesteilen bedingt. Auf welchen Entfernungen dieser Austausch sich abspielt, wird deutlich, wenn man bedenkt, dass sich China über zwanzig Breitengrade, also über 2200 km, von Süden nach Norden und ebenso weit in der Breite von Shanghai von Westen nach Osten sich ausdehnt.

Während heute die Eisenbahn ein Transportnetz für sich darstellt, ist der Handel, wenn er auf den Schienenweg verzichtet, auf ein Zusammenwirken von Land- und Wasserstrassen angewiesen. Solche Handelswege gibt es in China zahlreiche. Für den Fernverkehr über ganze Provinzen hinweg entstanden einige bedeutende Handelsstrassen, die im folgenden kurz genannt werden sollen.

Die Westflussroute nimmt ihren Ausgang in Kanton; sie beherrscht den gesamten Handel der Provinz Kwangsi und dringt tief in die Provinzen Yunnan und Kweichow ein. Wuchow, Kweilin und Tamchow sind bekannte Handelsplätze an dieser Verkehrsstrasse. In Tamchow teilt sich die Strasse in eine nordwestliche, die über Liuchow und Kingyuan nach Kweichow führt, und eine südliche nach Nanning, die sich dort wieder in einen Transportweg nach Lingchow und Poseh teilt. Während

(1) Hellauer, China, S. 110.

(1) Wittfogel, S. 701.

bis dort der Transport zu Wasser bewerkstelligt wird, muss von Posen aus der Verkehr nach Yunnan mit Packtieren durchgeführt werden. Auf diesem Transportweg findet ein reger Gütertausch statt, mit Produkten aus Kanton und Zinn aus den Provinzen Yunnan und Kweichow.

Die Cheling-Passroute hat heute für den modernen Verkehr wenig Wert. Sie folgt von Kanton aus dem Nordfluss aufwärts und führt über Shaochow zu den Wasserstrassen Hunans. In Chenchow werden die Waren in Boote umgeladen, die den Siang-Fluss herabfahren und über den Tungting See den Yangtse erreichen. Die Cheling Passroute ist heute für den modernen Verkehr nahezu restlos ausgeschaltet, da die meisten Transporte vom Yangtse nach Kanton auf Seeschiffen die Küste entlang bewerkstelligt werden. Die Passroute hatte ihre grösste Bedeutung zur Zeit der Kantoner Hong-Kaufleute, die auf diesem Wege ihre Waren aus Mittelchina bezogen.

Von Shaochow aus führt eine Handelsstrasse über den Meiling Pass zum Kan Fluss, der in den Poyang See mündet. Wenn die Bedeutung dieses Handelsweges ebenso wie die der Cheling-Passroute abgenommen hat, so ist das darauf zurückzuführen, dass die Teetransporte der Provinz Kiangsi vorwiegend über die Yangtse-Häfen geleitet werden. Die einzige Ware, die auf diesem Handelsweg noch nach Kanton gelangt, ist das Porzellan von Kingtehchen.

Der Tee von Kiangsi und das Zinn aus den Fukien Bergen kommen auf dem Min-Fussweg zur Küste nach Foochow. Der Min dient ausschliesslich dem Handel der Provinz Fukien.

Die Kweichow-Route verläuft auf dem Yuan Fluss von Changteh und mündet in den Tungting See. Mineralien werden flussabwärts befördert, von Hankou aus werden industrielle Fertigprodukte ins Hinterland transportiert.

An der Mündung des Han in den Yangtse hat sich ein bedeutender Handelsplatz, Hankou, entwickelt. Zwischen Yangtse und Han breiten sich Kanäle ohne Zahl aus, die zum Teil durch flache Seebecken unterbrochen sind. "Sie stehen in dieser Gegend mit keinem der beiden Flüsse in Verbindung, da die Ebene durch Dämme vor dem Hochwasser der letzteren geschützt ist. Von beiden Flüssen aus werden die Güter abgeladen und zu Lande nach den Schiffsplätzen des Kanalnetzes transportiert" ¹. Die Han-Flussroute verläuft von Hankou zur Südwestecke von Honan, nach Sichwanting. Hier werden die Waren in Karren geladen und über die Tingling Berge nach Sianfu, der Hauptstadt von Shensi, transportiert. Von hier aus geht der Transport weiter nach der Provinz Kansu, nach der Mongolei und Sibirien.

Die Shansi Route folgt der Eisenbahn nach der Provinzialhauptstadt Taiyuanfu. Eine andere Transportmöglichkeit bietet die Strasse von Kaifeng in Honan den Huang-ho aufwärts zur Südwestecke der Provinz Shansi und dann das Fenho-Tal aufwärts nach Taiyuanfu. Keiner dieser Flüsse ist schiffbar, und der Verkehr ist auf den Landweg angewiesen.

Die Kiakhta Route war und ist auch heute noch ein bedeutender Handelsweg Chinas, der von Tientsin aus über Peking, Kalgan die Verbindung mit Russland aufnimmt; eine Zweigstrasse führt von Kalgan über Shensi nach Kansu. Die Menge, die auf dieser Handelsstrasse transportierten Güter, ist auch heute noch bedeutend. H.B. Morse gibt für 1905 die Teetransporte auf dieser Strasse mit einem Gewicht von 357 265 Piculs an. ¹

Die Mandschurei Route nimmt ihren Ausgang in Tientsin, überquert bei Shan-hai-kuan die grosse Mauer und endet in Newchuang in der Mandschurei. Diese Route hat heute durch den Bau der Eisenbahn an Bedeutung eingebüsst.

Wie bereits oben erwähnt, hat der Yangtse mit seiner Ost-Westrichtung und der Kaiserkanal mit seiner Nord-Südrichtung für den chinesischen Handel die grösste Bedeutung.

In dem ganzen ungeheuer ausgedehnten Land herrscht unausgesetzt ein wimmelnder Verkehr, ein reger Austausch wird mit den kleinsten Mitteln ermöglicht. Unzählbar sind die Dörfer und Flecken, wo an jedem fünften Tag ein Markt stattfindet, und auf denen die Waren, die auf diesen Handelswegen hergebracht werden, zum Verkauf gelangen. Auf diesen Handelswegen haben sich Jahrtausende lang riesige Karawanen bewegt, die bedeutende Mengen landwirtschaftlicher und industrieller Produkte von Ort zu Ort bewegten. Ueber diesen Durchgangsverkehr berichtet Richthofen: "Als ich am 21. Dezember 1871 über den genannten Pass von Norden her kam, begegnete ich den ganzen Tag über einem beinahe ununterbrochenen Zug von gepackten Eseln. Ich zählte deren 520 in 90 Minuten. Die Last bestand ausschliesslich in Weizenmehl und Weizenkörnern.... Nicht minder erstaunlich war die Menge des Tabaks. Ich begegnete einem Zug von 95 Kamelen... und doch schätzte ich dies nur auf den fünften Teil des Tabaks, der an demselben Tage auf Wagen, Maultieren und Kamelen bei mir vorbeigeführt wurde. Auch Baumwolle aus dem südwestlichen Shansi und den benachbarten Teilen von Shensi und Honan war stark vertreten... Salz von Lu Tsun, Tee von Hankou, Papier von Ping Yang Fu und viele andere Gegenstände waren die Fracht." ¹

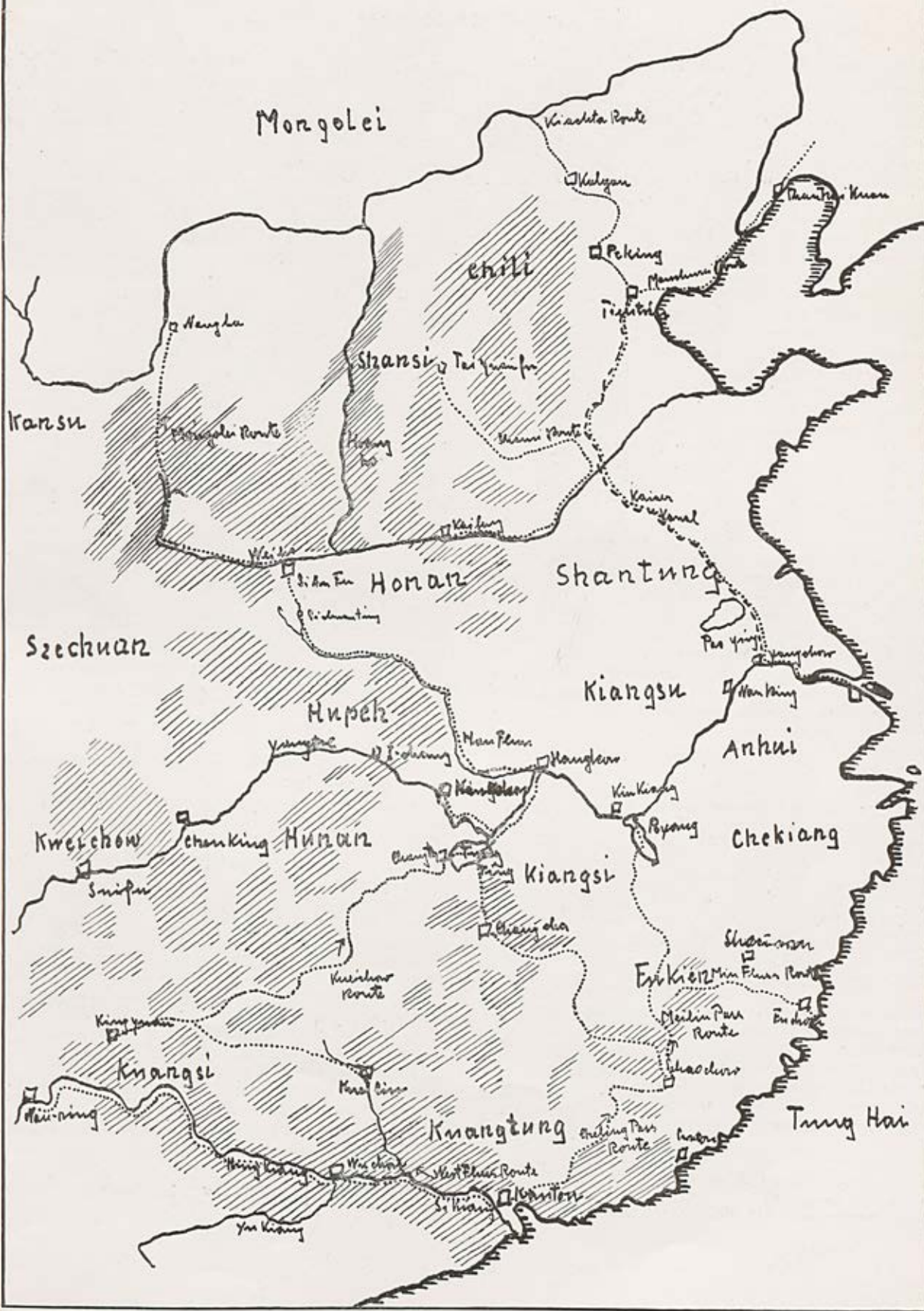
"Es ist in der Tat schwierig einzusehen, wie zwischen den verschiedenen Teilen des grossen Reiches eine Handelsbilanz aufrechterhalten wird. Lebensmittel und solche Luxusartikel, welche unentbehrlich geworden sind, gehen in ausserordentlicher Masse in die reichbevölkerten Nordprovinzen hinein, und dort verzehren deren Bewohner ihre Eigenprodukte selbst und können nur einen kleinen Teil von ihnen zum Verkauf verwenden. In Shansi sahen wir allerdings eine Quelle ehemaligen Reichtums in der Produktion von Eisen, womit einst der grösste Teil von China versorgt wurde. Auch bringt man Pelzwerk aus der Mongolei und einige andere Artikel nach dem Süden; nach der Provinz Szechuan wird auch Baumwolle ausgeführt. Aber all dies ist verschwindend klein gegen die Masse der Importe, welche insbesondere

(1) Richthofen, China I, S. 423.

(1) H.B. Morse, S. 345.

(1) Richthofen II, S. 274. Bericht über Shantung.

Übersicht über die alten Binnenhandelsstrassen Chinas



in Reis, Tee und Zucker bestehen und ausserdem eine grosse Zahl anderer Artikel umfassen. Der einzige kompensierende Faktor, welcher mir bekannt wurde, ist die Ansammlung von Kapitalien in der Provinz Shansi und der Gewinn, welcher aus dem Handel mit der Mongolei und Zentralasien gezogen wird.¹ Die Folge dieser Umstände ist, dass im Norden im allgemeinen wenig Geld für eigentliche Luxusartikel vorhanden ist."²

Für den modernen Verkehr ist die Einführung des Eisenbahnwesens in China von Bedeutung gewesen. Eine scharfe Grenzziehung zwischen nördlichem und mittlerem Produktionsgebiet innerhalb der grossen Tiefenebene ist nicht möglich, da die Peking-Hankou, die Shantung- und die Tientsin-Pukow-Bahn eine weitgehende Güterverteilung vornehmen. Die Provinz Honan exportiert heute ihre Güter sowohl über nordchinesische als auch über mittelchinesische Häfen. Die Provinz Shantung gehört geographisch zu Nordchina, bildet aber wirtschaftlich ein nahezu selbständiges Gebiet. Tsingtau ist der Hauptexporthafen dieser Provinz, während Chefoo nur als Seidenexporthafen Bedeutung hat. In Nordchina ist Tientsin als Exporthafen immer noch vorherrschend, wenn auch der Hafen Chin-wang-tao immer mehr an Bedeutung gewinnt.

Der Yangtse, die grosse Verkehrsader des mittleren China, hat an seiner Mündung den bedeutenden Hafen Shanghai. Sein grösster Konkurrent ist Hankou, 2 1/2 Tage stromaufwärts, das Shanghai im Export bereits überflügelt hat. Zwischen diesen beiden Häfen liegt Pukou, das zu einem bedeutenden Umschlagplatz geworden ist, und zwar für Waren, die auf der Tientsin-Pukow-Bahn von Norden herangebracht werden.

Im Süden sind Hongkong und Kanton die wichtigsten Plätze des chinesischen Aussenhandels. Kanton ist der eigentliche Exporthafen, während Hongkong Verschiffungsplatz ist.

So zeigt sich, dass das Zusammentreffen von Wasserstrassen, grossen Ueberlandstrassen und Schienenstrassen das Entstehen grosser Handelsplätze begünstigte. Sie sind die Stätten des chinesischen Verkehrs und Handels mit dem Auslande, die Zentren des Export- und Importgeschäftes.

III. — DIE ENTWICKLUNG DER HANDELSBEZIEHUNGEN CHINAS ZUM AUSLANDE.

Die Berührung Chinas mit fremden Ländern.

Der sich frühzeitig in China entfaltende Handel erstreckte sich jedoch nicht allein auf das Landesinnere, sondern dehnte sich bald auf die umliegenden Länder aus. Der frühe Aussenhandel des chinesischen Reiches trug den Charakter eines Tributhandels, der bereits in mythischer und halbhistorischer Zeit der chinesischen Geschichte grosse Ausmasse annahm, denn jede Provinz

und jedes unterworfen Land war verpflichtet, die Hauptstadt des Reiches der Mitte mit Dingen zu versorgen, von denen sie im Ueberfluss hatte.

Was Rom um die Zeit Christi, Byzanz einige Jahrhunderte später für die umliegenden Länder war, das war seit dem 2. Jahrhundert v. Chr. China für alle benachbarten Staaten des asiatischen Orients bis zum Vertrage von Nanking. Die Chinesen verstanden es, sich durch geschickte Politik grosses Ansehen zu verschaffen. Der Kaiser gab gewöhnlich den zehnfachen Wert der ihm von den ausländischen Gesandtschaften überreichten Geschenke als Gegenwert und eroberte sich damit mehr Land als durch Kriegerunternehmungen, denn jeder Fürst beeilte sich, mit China in Verbindung zu treten, um die reichen Geschenke zu erhalten.

Als unter Wu-ti, dem mächtigen Herrscher der Han Dynastie, die Beziehungen zu den Ländern Zentralasiens und des griechisch-römischen Westens aufgenommen wurden, erlangte der chinesische Aussenhandel eine grosse Bedeutung. Auf fernen Karawanenwegen, den sog. Seidenstrassen, wurden feine Luxusartikel des syrisch-römischen Reiches nach China gebracht und gegen chinesische Seide getauscht. Die chinesische Seide war damals so begehrt, dass 1 Pfund mit 1 Pfund Gold aufgewogen wurde.

Der Handel zur See.

Als durch Wirren im Tarim-Becken der Handel mit dem Westen aLandwegeuf dem gestört wurde, lenkten die Chinesen ihre Aufmerksamkeit auf den Seeweg. "Erst auf diesem Wege gelang es endlich im Jahre 166 einer Anzahl syrischer Kaufleute, bis zur chinesischen Hauptstadt vorzudringen".¹

Die Araber waren entlang der afrikanischen und arabischen Küste über Ceylon, Sumatra und Java in weiterem Vordringen nach Kanton gekommen. Die Chinesen selbst nahmen den Seeverkehr längs der afrikanischen Küste nach Sansibar auf. Chinesische Seide, Kampfer, Rhabarber, Zucker, kostbare Metalle wurden gegen arabische Schwerter, Korallen, Textilien, Edelsteine, Weihrauch und andere Dinge getauscht. Wegen der schlechten finanziellen Lage Chinas erhob die Regierung in dieser Zeit zum ersten Male Einfuhrzölle mit 10-30 % ad valorem. Nach einer kurzen Periode des Verbotes, mit den Ausländern Handel zu treiben, gab die chinesische Regierung den Handel wieder frei. Ningpo und Hangchow wurden 1087 als Fremdhäfen geöffnet. Kantons ehemals beherrschende Stellung im Handel mit den Arabern erfuhr eine Einschränkung, als die Araber sich längs der chinesischen Küste nach Norden vorschoben. Chengchow wurde dabei so bedeutend, dass es zum ersten Handelshafen der Welt wurde. In diese Zeit fällt die Entwicklung des chinesischen Zollsystems und die Errichtung einer ständigen Zollverwaltung.

Noch wichtiger als der Handel mit den Arabern war

(1) Das Chinesische Bankwesen nahm von dieser Provinz ihren Ausgang.

(2) Richtofen, China I, S. 560.

(1) Chen Tsung, Handelsgeschichte Chinas, S. 26; Hou Han Shu, I. Teil, S. 185.



L'aigle blanc, par Lan-Sse-Nin (1698-1766).



für China der Handel mit der Südsee und mit den Japanern.

Die kulturellen Beziehungen zwischen den Japanern und Chinesen nahmen damals ihren Anfang. Die sich wiederholenden Besuche der Japaner in Korea und China machten sie mit den Staatseinrichtungen des Reiches der Mitte bekannt, und die darauffolgende Reichsreform Japans fand im wesentlichen ihr Vorbild in China. In der Tang Dynastie (618-905) kamen die Beziehungen der beiden Länder besonders stark in Fluss. Japan übernahm von China in dieser Zeit das dort schon seit längerem bestehende Zollsystem. Die Verteilung der Landbesitzungen, die Erhebung der Steuern, die gerechte Verteilung der Fronarbeit und verschiedene andere Reformen wurden nach chinesischem Vorbild vorgenommen. Das gute Einvernehmen zwischen den beiden Ländern setzte sich auch in der Sung-Dynastie (960-1280) fort. Der Handel mit Japan nahm immer geregeltere Formen an. Nicht nur in Ningpo und Hangchow, den schon seit dem 8. Jahrhundert bekannten Häfen, sondern auch in Chapu und Kanpu, die später den Handel und Verkehr mit dem Kaiserkanal vermittelten, blühte der japanische Handel auf. Shanghai war damals nur ein wenig besuchter Marktflecken, der erst 1292 zur Unterpräfektur erhoben wurde. Die Städte längs des Kaiserkanals erlebten eine ausserordentliche Blütezeit. Die Bevölkerung in ihnen wuchs beständig, sodass nicht genügend Häuser vorhanden waren, um den Händlern ein Obdach zu verschaffen.

Unter Kublai Khan, dem mächtigen Herrscher der Mongolendynastie (1280-1367), nahmen die Handelsbeziehungen zwischen China und Japan solchen Umfang an, dass die Mongolenregierung es für nötig hielt, einen Generalintendanten in jedem der geöffneten Häfen einzusetzen. Dieser Beamte hatte alle Streitigkeiten unter den Händlern zu schlichten und die Polizeigewalt in den Häfen auszuüben. Die chinesische Regierung führte ein Aussenhandelsmonopol ein und die Zölle wurden so erhöht, dass sich die Zolleinnahmen pro Jahr auf 2 Millionen Cash-Schnüre beliefen¹. In dieser Zeit setzten die ersten grossen Kämpfe mit Japan ein.

In der weiteren Geschichte des chinesischen Handels gestalteten sich die Verhältnisse beider Länder wechselvoll. Shi Tsung, ein Kaiser der Ming Dynastie, verbot jeglichen Aussenhandel aufs strengste. China steuerte immer mehr in eine Politik der Abschliessung hinein, bis es gewaltsam zur Öffnung seiner Häfen gezwungen wurde.

Die Periode der geschlossenen Wirtschaft Chinas.

Hatten bisher die Chinesen den Aussenhandel gefördert und waren selbst in fremde Länder gezogen, um ihre Waren abzusetzen, so stellt die folgende Periode eine Zeit des einseitigen Handels dar. Gegenseitiges Missverstehen, die gewaltsame kolonialisatorische Ausbeutungspolitik der Fremden, bestärkten China in seiner Abschliessungspolitik.

Die ersten Europäer, die mit China in Berührung traten, waren die Portugiesen. Nach vielen Fehlschlägen gelang es 1557 den Portugiesen sich in Makao niederzulassen und dort die Erlaubnis zum freien Handel zu erlangen. Sie durften sich selbst regieren, standen aber ganz unter der Macht der chinesischen Beamten und waren auch der chinesischen Gerichtsbarkeit unterworfen.

Etwa um dieselbe Zeit, als die Portugiesen in Südchina landeten, besetzten die Spanier die Philippinen. Dort kamen sie mit chinesischen Kaufleuten aus Kanton in Berührung, die diese Inseln regelmässig besuchten. Der Handel mit den Spaniern war vorwiegend ein einseitiger, da die Chinesen die Spanier als aktive Händler vom chinesischen Markt weitgehend auszuschalten vermochten.

Die Holländer erschienen im Jahre 1604 in den chinesischen Gewässern und versuchten sich in Kanton niederzulassen. Die Erlaubnis dazu wurde ihnen aber auf Anstiften der Portugiesen in Makao verweigert. Zwei Jahrzehnte später versuchten die Holländer nochmals, mit China in Handelsbeziehungen zu treten, hatten aber auch damit keinen Erfolg. Erst ein Jahrhundert später erlangten sie das Recht, in Kanton eine Faktorei zu errichten.

Die Versuche der Engländer, sich in Kanton niederzulassen und von dort aus mit den Chinesen Handel zu treiben, scheiterten an der Eifersucht der Portugiesen und dem Widerstand der von ihnen aufgehetzten chinesischen Behörden. Im Jahre 1685 konnte sich die East India Company, die das Monopol für den Handel mit China durch königliche Charter erhalten hatte, das Recht sichern, in Kanton eine Faktorei zu errichten. Die tatsächliche Errichtung dieser Faktorei fand jedoch erst im Jahre 1725 statt. Von jener Zeit an bis zum Jahre 1834, in dem das Monopol der East India Company erlosch, war der gesamte englische Handel mit China in Händen dieser Gesellschaft.

Allmählich nahmen auch die Kaufleute anderer fremder Nationen am Handel in Kanton teil, so die Franzosen, die Amerikaner, die Italiener, die Skandinavier, die Deutschen (Preussen, Hamburger und Bremer) und die Russen, die als einzige den Handelsverkehr mit China zu Lande betrieben.

V. Die Organisation des Handels in China.

Der chinesische Handel ist straff organisiert in den Gilden, sie sind die eigentlichen Träger der Ordnung, sie fördern und regeln den Handel. Jeder chinesische Kaufmann, ganz gleich ob er Klein- oder Grosshändler, Eigenhändler oder Handelsvermittler ist, gehört einer Gilde an. Die Organisation des Handels in China ist derart mannigfaltig und erscheint dermassen unübersichtlich, dass die hervortretenden Typen der einheimischen Handelsvermittlung sich nur schwer in ein festes System einfügen lassen. Als Anfangs- und Endglieder der Handelsfunktionen in China sind einmal die Geschäftsorganisationen der fremden Firmen, die gewöhnlich innerhalb

(1) A. Tschepe, Japans Beziehungen zu China seit den ältesten Zeiten bis zum Jahre 1600. S. 57.

der Gesamtorganisation des Welthandels als Vermittler zwischen heimischer und fremder Kaufmannschaft dienen, und andererseits die chinesischen Händler mit fester Niederlassung zu verstehen. Dazwischen üben die chinesischen berufsmässigen Vermittler, deren Hilfe sich auch die einheimischen Kaufleute bedienen, ihre Funktionen aus. Zum besseren Verständnis der eigenartigen Organisation im Chinahandel ist es angebracht, aus der Geschichte der Handelsvermittlung auf chinesischem Boden die Entwicklung dieses Systems zu erläutern.

Die Hong-Kaufleute.

Um den rege einsetzenden Handel in Kanton, der zwischen den chinesischen Behörden und den fremden Kaufleuten wegen der ausserordentlich hohen Abgaben zu ernsthaften Schwierigkeiten führte, in geordnete Bahnen zu lenken, wurde im Jahre 1702 durch kaiserlichen Erlass der Emperors Merchant, der Hoppo, zum Leiter des Zollamtes in Kanton ernannt und gleichzeitig als alleiniger Handelsvermittler eingesetzt, durch den alle An- und Verkäufe und sämtliche Abgaben laufen mussten. Diese monopolistische Stellung, wie sie in der Geschichte der Handelsvermittlungen einzigartig dasteht, verärgerte natürlich sämtliche am chinesischen Handel beteiligten Personen. Im Jahre 1720 schlossen sich die Kantoner Grosskaufleute zu einer Gilde, der sog. Co-Hong, zusammen, um in ihrem eigenen Interesse die Preise zu regulieren. Auf einen Protest der fremden Kaufleute hin, die mit der Einstellung ihrer Handelstätigkeit drohten, wurde dieses Monopol zwar aufgelöst, lebte aber in Wirklichkeit nach kurzer Zeit wieder auf.

Das Co-Hong-System erfreute sich der besonderen Fürsorge der chinesischen Behörden, und als in den folgenden Jahren die fremden Kaufleute, unter ihnen besonders die Englisch-Ostindische Handelskompagnie, erneut wegen der hohen Abgaben bei den Behörden vorstellig wurden, erliess der Kaiser im Jahre 1757 ein Edikt, durch das die Kaufleute der Co-Hong-Gilde den fremden Händlern als Security Merchants beigegeben wurden. Nur durch Vermittlung dieser Gilde durften die fremden Kaufleute Handelsgeschäfte betreiben.

Die Co-Hong vermieteten an die Fremden die ihnen gehörenden Faktoreien für Lager- und Wohnzwecke, in denen sich die fremden Kaufleute während der ihnen gewährten, nur auf die Wintermonate sich erstreckenden Handelssaison, Tag und Nacht aufzuhalten hatten. Für das Verhalten der Ausländer zur Zeit des "Faktoreisystems" in Kanton galten in den Jahren 1760-1840 folgende Bestimmungen:

1. Allen Kriegsschiffen ist es verboten, in den Bogue (der Arm des Westflusses, an dem Kanton liegt) einzulaufen. Als Begleitfahrzeuge für Kauffahrer dienende Kriegsschiffe müssen auf der See verankert bleiben, bis ihre Handelsschiffe abreisefertig sind, und dann mit ihnen zusammen sofort absegeln.
2. Frauen, Gewehre, Speere und Waffen irgend-

welcher Art dürfen nicht in die Faktoreien gebracht werden.

3. Alle Flusslotsen und Schiffshändler müssen bei dem chinesischen Magistrat in Makao registriert sein. Dieser wird jeden mit einer Lizenz oder einem Abzeichen versehen, das stets getragen werden muss. Weder Bootsleute, noch andere Leute dürfen mit den fremden Schiffen verkehren, wenn sie sich nicht unter unmittelbarer Kontrolle des Schiffshändlers befinden, und der letztere wird für jeden etwa vorkommenden Fall von Schmuggel zur Verantwortung gezogen werden, der auf dem ihm zugeteilten Schiffe vorkommen sollte.
4. Jede Faktorei darf nur acht Chinesen anstellen (ihre Funktionen sind einzeln aufgezählt).
5. Die Fremden dürfen nicht nach Belieben an den Fluss gehen. (1819 wurde diese Bestimmung erleichtert und am 8., 18. und 28. jeden Monats durften sie zu den Blumengärten gehen, aber nicht in Trupps über zehn Mann.) Blieben sie über Nacht fort, so wurde der nächste Urlaub verweigert. Sie mussten stets von einem Dolmetscher begleitet werden, der für jede Verletzung gegen diese Bestimmung bestraft wurde¹.

Für die Handlungen und Verfehlungen der Fremden hafteten die Co-Hong, wofür diese eine Garantie von 200 000 Taels stellen mussten. Insbesondere waren die Hong-Kaufleute den Behörden für die pünktliche Zahlung der Abgaben, die auf dem fremden Handel lasteten, verantwortlich. Diese Abgaben waren mannigfacher Art. Frühzeitig war schon eine Zollabgabe von 4 % ad valorem aller Ein- und Verkäufe festgesetzt. Dazu kamen eine weitere Abgabe von 10 % ad valorem der Ausfuhrwaren und von 6 % ad valorem der Einfuhrwaren, eine Prämie von 2 % ad valorem auf alle Zahlungen an den Leiter des Zollamtes in Kanton und von 3 % ad valorem auf sämtliche Waren, die an die Gilde abgeführt wurden. In willkürlicher Weise wurden auch die fremden Handelsschiffe mit allerlei Gebühren belastet. Wie hoch sich diese für ein Schiff stellten, ist aus folgender Tabelle ersichtlich:

	A	B
¹ Measurement fee, net	1 400 000 Tls	842 285 Tls
Graduity, enteringport	1 013 364	810 691
» leavingport	810 420	480 420
Waiting fee and remittance to Peking	87 150	150 145
Grain Commissioner for public charities	116 424	116 424
Conversion allowance in last	1 280	1 280
Conversion into sycee	216 905	90 967
Difference in scales, Kanton and Peking	—	174 455
	3 645 543	2 666 667

(1) Entnommen aus Morse, The Trade and Administration of China, S. 275/76.

(1) Morse, The International Relations of the Chinese Empire, S. 78.

Die Schiffe wurden je nach ihrer Grösse, wie aus obiger Tabelle hervorgeht, in zwei Klassen geteilt und dementsprechend mit Gebühren belastet. Später wurden diese Schiffsgebühren in eine Pauschalabgabe von 1950 Taels umgewandelt.

Den Hauptanteil am fremden Handel in Kanton hatten die englischen Kaufleute. Ihre Einfuhrartikel waren im wesentlichen Opium und Rohbaumwolle aus Indien und wollene Fabrikate aus England. Die Ausfuhr bestand in der Hauptsache aus Tee und Seide. An zweiter Stelle stand der Amerikanische Handel mit den In- und Exportwaren Tee, Opium und Seide. Die dominierende Stellung des englischen und amerikanischen Handels ist aus folgender Tabelle zu ersehen, die die Anzahl und Nationalität der fremden Firmen und Kaufleute aus dem Jahre 1836 in Kanton angibt :

Nationalität	A n z a h l ¹	
	Firmen	Kaufleute
Britische	31	158
Indische	—	4
Parsische	11	62
Amerikanische	9	44
Portugiesische	1	28
Deutsche	1	4
Holländische	1	3
Schwedische	1	2
Dänische	—	1
Französische	—	1
	55	307

Für die fremden Kaufleute war die Co-Hong-Institution ein grosses Hindernis, denn die Hong-Kaufleute hatten keinen Ueberblick über die wirkliche Marktlage und keinen Einblick in die tatsächliche Preisgestaltung der Ware sowohl in Kanton als auch im Hinterlande. Die fremden Kaufleute waren auf Gedeih und Verderb den Co-Hong ausgeliefert. Trotz aller Einschränkungen und Erschwerungen brachten Handel und Schifffahrt in Kanton den fremden Kaufleuten gute Erträge ein. Die Ostindische Handelskompanie konnte jahrelang ihre Dividende allein aus den Gewinnen des Chinageschäftes zahlen. Die Beziehungen zu den Hong-Kaufleuten waren gut, denn das Co-Hong-System arbeitete im grossen und ganzen ohne Reibungen. Obwohl nie eine Vereinbarung in schriftlicher Form getroffen wurde, vollzogen sich die Handelsgeschäfte in der Regel ohne Schwierigkeiten, denn beide Teile hatten, wie Morse sagt : " a reputation for commercial honour and integrity such as has not been surpassed in any part of the world or at any time in its history " ¹.

(Fortsetzung folgt)

(1) A. Nord, Die Handelsverträge Chinas, S. 14.

(1) Morse, The International Relations of the Chinese Empire, S. 85.

LE MOUVEMENT DE LA NOUVELLE VIE EN CHINE

Dr. LIN CHI-HAN

Chargé d'Affaires a.i. de Chine à Bruxelles

Conférence donnée à la Fondation Universitaire de Bruxelles

EXCELLENCE,

MESDAMES,

MESSIEURS,

C'est d'un problème de culture que je me propose de vous entretenir ce soir.

L'origine de la crise chinoise.

Est-il besoin de vous rappeler, Mesdames et Messieurs, que la culture chinoise est la plus ancienne du monde ? Nous nous sentons remplis d'une légitime fierté en évoquant le souvenir de nos ancêtres. Mais ce n'est là que la gloire du passé. La Chine contemporaine est en pleine crise : crise politique, crise sociale, crise économique. En présence de ces constatations attristantes, il ne faut

pas perdre de vue, toutefois, qu'au fond, la crise de toutes les crises, c'est la crise morale.

Mes compatriotes, descendants de glorieux ancêtres, ont été fort orgueilleux. Ils n'ont pas ménagé leur dédain aux « diables occidentaux ». Mais, peu à peu, devant les merveilles de la science moderne introduites par ceux-ci, ce dédain a fait place à d'autres sentiments.

Un petit nombre d'intellectuels chinois crurent alors qu'il suffirait de suivre aveuglément les progrès du machinisme pour rendre la Chine aussi puissante que les autres nations. Mais, ils n'avaient pas compris que le déiaut de notre culture était essentiellement le manque de sentiment national.

Le patriotisme ou le culte de la patrie — si populaire chez les Occidentaux — nous faisait défaut. Se préoccupant seulement du bien-être de la famille et du clan, les Chinois ne s'intéressaient guère aux affaires publiques.

Un peuple comme le nôtre, dominé par les coutumes de la famille et du clan, pouvait-il résister aux courants modernes apportés par les occidentaux armés, matériellement, par les merveilles de la Science et, moralement, par une éducation civique soignée ? Evidemment non et telle est l'origine du déclin de la civilisation chinoise depuis un siècle.

Une lacune de la révolution.

Point n'est besoin de brosser, ici, un tableau de la crise nationale chinoise. La Révolution de 1911 fut un appel aux armes contre la vieille Chine. Mais, après avoir renversé l'ordre établi, cette Révolution n'a pas réussi à y substituer un ordre nouveau. Et cela s'explique : le manque de préparation du peuple à l'exercice de ses droits et devoirs de citoyen et les influences millénaires de coutumes apparemment consacrées par un long usage mettaient notre pays dans l'impossibilité de passer subitement de l'ancien régime au nouveau.

Les rénovateurs sont souvent victimes de leurs illusions. En politique, ils croient volontiers qu'il suffit de s'emparer du pouvoir pour que tout marche seul et que c'est assez d'un décret ou d'une simple loi pour rénover les mœurs, coutumes et traditions d'un pays. Ils méconnaissent la force de la tradition.

La tradition, si vous me permettez de définir, c'est le temps, c'est la continuité, c'est la continuité de génération en génération, c'est la statique qui achemine dans le dynamique.

Historiquement, la Société est, en effet, une institution traditionnelle. La culture du peuple, c'est la tradition elle-même. Le peuple vit dans la tradition tout comme le poisson dans l'eau. En un mot, c'est par la tradition que la Culture est formée. Comment voulez-vous qu'une force aussi éphémère que celle d'une Révolution puisse renverser cette force latente, durable et même permanente de la tradition ?

L'échec de notre révolution — échec tout au moins relatif — n'était donc pas un fait imprévisible.

Nos dirigeants les plus éclairés, tels que le maréchal Chang Kai Shek, le Président Wang Ching Wei et tant d'autres, disciples communs de Sun Yat Sen, ont fini par s'apercevoir que la démagogie est, au fond, impuissante à détruire l'apparence du « vieux » et à établir le « neuf ».

Pour démocratiser la vieille Chine, un coup d'Etat ne suffit pas. Il faut une longue préparation, c'est-à-dire une organisation de l'éducation civique. C'est par l'éducation civique que la vieille tradition du peuple pourra évoluer ; c'est par l'éducation civique que la culture du peuple pourra s'orienter dans un sens dynamique. Et, en somme, la division en trois périodes de notre Reconstruction nationale prévue par le Dr Sun Yat Sen : période militaire, période tutélaire et période constitutionnelle, n'était pas autre chose que la révélation de cette réalité.

Amélioration récente de la situation.

Vivant dans cette période de transition, notre peuple a beaucoup souffert des troubles intérieurs. Fort heureu-

sement, depuis trois ans, la stabilité politique s'accroît de plus en plus. Las de la guerre fratricide, il aspire de plus en plus aux charmes de la tranquillité. Avec la stabilité politique, tout va mieux. Il n'entre d'ailleurs pas dans mes intentions de m'étendre sur les progrès réalisés dernièrement par mon Gouvernement dans le domaine de la Reconstruction nationale. En tant que diplomate, je me garderai bien de louer vraiment ses efforts et de me livrer devant vous à une propagande subjective, donc stérile. Je me contenterai de vous citer quelques observations des amis étrangers. D'abord, après avoir fait le bilan de la situation générale de la Chine, situation qui laisse encore à désirer, M. Sigaut, vice-président de la Chambre de Commerce en Chine, n'hésite pas à admirer, dans son rapport annuel, les efforts de notre Gouvernement central : « Celui-ci, dit-il, nous a donné un très bel exemple d'organisation, mais la tâche semble dépasser de beaucoup ses moyens et les difficultés d'unification de la Chine alimentent largement son activité. L'immensité du territoire chinois, son innombrable population qui représente le quart de l'humanité, la diversité des langues et des races, rendent l'organisation de ce pays très difficile. Il est facile de se livrer à des critiques ou des appréciations plus ou moins bienveillantes, mais, devant une tâche aussi écrasante, on doit hautement apprécier le courage et la ténacité du Gouvernement de Nankin qui arrive, grâce à son énergie, à unifier peu à peu le pays, malgré les velléités d'indépendance de certaines provinces. L'effort d'unification se poursuit sans relâche et deux moyens ont été surtout utilisés : la lutte contre les Rouges et le développement des communications. »

Ensuite, au cours de l'assemblée générale annuelle de la Chambre de Commerce de Changai, son président, M. Mc Meeekin a constaté qu'en dépit de la dépression économique, les signes d'encouragement ne manquent pas en Chine et que, malgré les difficultés importantes, des progrès considérables ont été accomplis au cours de l'année 1934. La nécessité de développer et d'améliorer le réseau des voies ferrées du pays a été reconnue par le gouvernement et un effort réel a été fait pour améliorer la position financière des diverses compagnies ferroviaires. Dans plusieurs cas, les paiements d'intérêts arriérés d'emprunts étrangers ont été effectués et, en conséquence, la valeur, tant des emprunts du gouvernement chinois que des chemins de fer, a augmenté à la Bourse de Londres.

« Enfin, depuis son arrivée en Chine, a dit M. Forbes, ancien ambassadeur des Etats-Unis et président de la mission économique, la mission a pu juger des progrès déjà réalisés dans le domaine des communications intérieures. Des chemins de fer se construisent sans arrêt et 75.000 kilomètres de route sillonnent le pays.

« En 1932, on avait l'impression que l'industrie automobile n'avait pas encore pénétré en Chine. Les marchandises étaient transportées dans des chars à bœufs, dans des brouettes ou à dos d'hommes. Aujourd'hui, on rencontre partout des automobiles et, ce qui est plus symptomatique encore, des camions. C'est une ère nouvelle pour la Chine ; ère qui permettra l'écoulement rapide vers l'intérieur des marchandises débarquées dans les ports.

« D'importants progrès ont été faits, a ajouté M. For-

bes, dans le domaine de l'irrigation, de la conservation fluviale, de l'afforestation, etc., et le développement de la Chine marche maintenant vers un niveau jamais atteint au cours des quarante siècles de l'existence connue de ce pays.

« A noter, également, les progrès réalisés dans le domaine de l'aviation. Des lignes aériennes couvrent maintenant la plus grande partie du pays. C'est ainsi que la mission a pu venir en moins d'une heure de Nankin à Changhaï dans un avion transportant quatorze passagers. Bientôt, les points les plus distants de la Chine intérieure pourront être atteints en quelques heures.

Le besoin de la nouvelle vie.

Après tant d'observations optimistes des amis étrangers, faut-il encore mener une propagande subjective ? Evidemment non.

Mais le maréchal Chiang Kai Shek qui mène la campagne anticommuniste avec une ténacité inébranlable et M. Wang Ching Wei qui dirige la politique générale chinoise avec une souplesse admirable, s'alarmant de l'état de dépression générale existant chez nous, ne sont point satisfaits de leurs propres efforts.

« Aujourd'hui, dit le maréchal Chiang Kai Shek, la mentalité générale de notre peuple peut se résumer en un mot : l'inertie. Elle se manifeste par l'absence de distinction entre le bien et le mal ; par l'absence de différence entre la chose publique et la chose privée ; par le manque de discernement entre le principe fondamental et l'expédient. En raison même de l'absence de distinction entre le bien et le mal, la justice et l'injustice sont confondues ; la confusion entre la chose publique et la chose privée entraîne un manque de jugement pour savoir donner et recevoir et parce que l'on ne discerne pas le principe fondamental de l'expédient, on confond le premier avec le second. Résultat : les fonctionnaires tendent à être malhonnêtes et les masses sont indisciplinées et insensibles ; les adultes sont ignorants et corrompus ; la jeunesse s'avilit et commet des excès ; le riche devient extravagant et licencieux ; le pauvre, petit esprit et turbulent. La complète désorganisation de l'ordre social et de la vie nationale en est la conséquence directe et alors nous ne sommes pas en mesure de prévenir les calamités naturelles provenant, les unes, de causes internes, les autres, d'invasions venues de l'extérieur. Actuellement, l'individu, la société et le pays tout entier souffrent et il deviendra même impossible de continuer à vivre dans des conditions aussi misérables. Il est donc indispensable d'en finir avec elles et de commencer une vie nouvelle. »

Pour mener une vie nouvelle.

Angoissés par cet état alarmant, nos dirigeants n'ont pas tardé à se convaincre que les moyens purement politiques ne suffisent pas à remédier aux maux dont souffre le pays. Pour mener une vie nouvelle, une longue préparation de l'éducation civique est le moyen le plus sûr mais elle exige beaucoup de temps.

« En présence de la crise nationale actuelle, dit encore le général Chiang Kai Shek, si nous ne voulons pas, les

mais liées, attendre passivement la mort, nous devons reconstruire notre société *par des moyens extraordinaires* au lieu de rester inactifs et de compter tranquillement sur l'évolution naturelle. » Donc, au lieu de mener une nouvelle vie rationnelle après une longue préparation, on s'est décidé à employer des moyens extraordinaires, on a déclenché un mouvement gigantesque.

Notons, en passant, que le maréchal Chiang Kai Shek n'est pas féru de démagogie. Il en connaît trop bien les tares. Le mouvement qu'il a conçu n'a donc aucun caractère démagogique.

« Ce mouvement, dit-il, c'est l'impulsion qui sert à enseigner au peuple à s'adapter aux méthodes nouvelles avant qu'on puisse attendre de lui qu'il en devienne l'ardent partisan. » Et pour mieux éclairer cette idée, le maréchal cite un exemple très pittoresque : « L'eau, dit-il, s'étend toujours sur une surface humide, tandis que le feu se propage dans les endroits secs. Le but de tout mouvement social est de préparer une surface humide pour l'eau et une surface sèche pour le feu. » On n'exagère donc pas le sens du mouvement. Ce n'est, en somme, qu'un stimulant, une méthode pédagogique préliminaire avant de compléter toute l'éducation civique. Au surplus, en déclanchant ce mouvement, nos dirigeants n'entendent nullement renverser les traditions auxquelles nous devons notre grandeur passée et notre gloire, mais, au contraire, les ranimer à un moment où elles risquent de disparaître.

Ce qu'est la nouvelle vie.

En effet, si on examine attentivement le mouvement en question, on est bien obligé de constater qu'il ne s'agit point, en réalité, d'une nouvelle façon de vivre mais bien du retour à la pratique des anciennes vertus remontant à l'époque même de Confucius, tout en les adaptant aux exigences et aux conditions de la vie moderne. Et cela est si vrai, qu'aux yeux de certains novateurs, ce n'est plus un mouvement progressif mais rétrograde. Ces idéologues oublient que le peuple vit surtout dans une ambiance dont la base est la tradition.

Si le peuple chinois peut s'enorgueillir d'un glorieux passé, c'est que, dans la façon de vivre du peuple chinois, dans la civilisation de l'ancienne Chine, il y a quelque essence inappréciable.

Kwai-Tze, homme d'Etat et philosophe contemporain de Confucius, nous enseigne quatre vertus qui constituent les règles principales, soit pour la vie des individus, soit pour l'existence de la communauté. Ces règles sont :

1. « Li », c'est-à-dire, manière ou attitude réglée ;
2. « I » c'est-à-dire, conduite correcte ;
3. « Lien », c'est-à-dire juste discernement ;
4. « Chih », c'est-à-dire, conscience intégrale.

« Ces quatre vertus, a-t-on dit avec raison, sont les quatre piliers de la Nation ; si ces quatre piliers s'écroulent, la Nation périra. »

Signification des quatre vertus.

La Chine antique, composée essentiellement de familles et de clans, a, comme constitution sociale ou constitution non écrite, ces quatre vertus. Et ce sont elles

qui forment les éléments de base de la nouvelle vie. Il importe donc que nous en précisions le sens exact.

« LI », c'est la raison. Il signifie la loi naturelle quand il s'applique à la nature. Il signifie la règle quand il s'applique à la vie sociale. Il signifie la discipline quand il s'applique à la vie nationale. Lorsqu'il s'agit de la vie individuelle, « LI » peut se traduire par une attitude réglée, une étiquette, une courtoisie.

« I », c'est la bonne conduite. Toute conduite doit être correcte quant à la forme et quant au fond. Une bonne conduite de pure forme est une hypocrisie.

« LIEN » signifie le juste discernement, l'esprit clair. Il dénote la distinction entre le bien et le mal, entre le mien et le tien, entre la chose publique et la chose privée.

« CHIH », c'est la conscience en soi. Lorsqu'on reconnaît soi-même sa faute, on se sent honteux. Il y a donc une tendance au retour au bien.

De ces explications, il résulte que :

« LI » est la forme de l'action,

« I » le fond de l'action,

« LIEN » le guide de l'action,

« CHIH » le mobile de l'action.

Ces quatre vertus, au surplus, sont interdépendantes et forment un tout. Une bonne manière de l'action si elle n'est que de forme, j'ai dit tout à l'heure que c'est de l'hypocrisie. De même, une élégante manière de l'action, sans le discernement, est une extravagance ; une manière galante, sans la conscience, est une flatterie.

D'autre part, une action, conforme au « I » mais sans « LI », c'est-à-dire une action correcte, mais sans règle, peut constituer une infraction ; une bonne action, dans le fond, sans le juste discernement, devient une prodigalité ; une bonne action, dans le fond, mais inconsciente, est une fantaisie.

Et encore, un juste discernement, sans une bonne attitude, est une fausseté ; un juste discernement, sans correction au fond, est une mesquinerie et, sans conscience, une corruption.

Enfin, la conscience, sans règle, devient chaos, la conscience, sans bonne conduite, violence et la conscience, sans juste discernement, laideur.

Voilà le caractère interdépendant de ces quatre vertus.

Appliquées à la vie privée, elles conduisent à une vie régulière, loyale, honnête et consciencieuse ; appliquées à la vie publique, elles ont comme aboutissement la discipline, l'honnêteté, le patriotisme, soit dans l'administration, soit dans les manifestations nationales. C'est pourquoi on a pu dire que si ces quatre vertus s'écroulent, la nation périra. On peut même dire que ces quatre vertus constituent le rempart de la nation, la forteresse morale de la Défense nationale.

Application de ces vertus dans la vie pratique.

Comment applique-t-on ces quatre vertus dans la vie pratique ? Le maréchal Chiang Kai Shek nous a peint un tableau très intéressant. D'après lui, les moyens de conserver notre vie peuvent se diviser en trois phases : d'abord, l'acquisition des matériaux, ensuite, le choix de leur qualité, enfin, la manière de leur emploi.

1) L'acquisition des matériaux devrait être guidée par le principe de LIEN, c'est-à-dire, du juste discernement. Il faut distinguer nettement entre le mien et le tien : si

quelque chose ne m'appartient pas, je ne dois pas l'accaparer. En d'autres termes, nous devons acquérir de quoi vivre par nos propres efforts et avec des moyens convenables et corrects. N'accaparez pas les provisions par violence. Les accaparer par la violence, ce serait un vol. Ne vivez pas aux dépens d'autrui : vivre aux dépens d'autrui, c'est le parasitisme. Dans la nouvelle vie, il faut combattre le parasitisme et le vol. Il faut même éviter de donner et d'accepter incorrectement : « Ce qui compte réellement, dit un confucianiste, c'est la dégradation de la personne et non de mourir de faim. »

2) Le choix de leur qualité doit être gouverné par le principe I, c'est-à-dire de bonne conduite. Rendre à chacun le sien, c'est le juste discernement ; rendre à chacun sa place, c'est la bonne conduite ou plutôt la convenance. Il est convenable pour un vieillard de porter de la soie, d'avoir de nombreux loisirs et de vivre aisément, mais un adulte doit s'entraîner à vivre à la dure, à savoir prendre de la peine. La convenance se mesure même par les climats. Ce qui est convenable pour l'hiver ne l'est pas pour l'été. Elle se mesure enfin par les régions. Ce qui est convenable dans le Nord ne l'est pas nécessairement dans le Sud. Pareillement, des états particuliers peuvent influencer différemment une situation. Un chef qui dirige doit avoir quelque autorité. Les subalternes, ne sachant qu'exécuter un travail ordonné, doivent respecter strictement la discipline. Ainsi donc, la convenance peut être influencée par l'âge, les saisons, le lieu et le rang. Le choix de la qualité varie suivant les situations différentes.

3) Le mode d'emploi des matériaux doit être gouverné par LI, c'est-à-dire, le principe de raison. Ce principe, comme nous l'avons dit, comprend, à la fois, la loi naturelle, la règle sociale et la discipline nationale.

Il faut être pleinement conscient pour vivre correctement, pour savoir acquérir les matériaux, choisir leur qualité et les employer. L'application de ces quatre vertus dans la vie pratique montre combien ces vertus sont corrélatives. Nous avons d'ailleurs déjà exposé l'interdépendance et la corrélativité de ces quatre vertus.

Organisation, procédés et méthode du mouvement.

Partant de là, le maréchal Chiang Kai Shek considère que ces quatre vertus constituent les principaux éléments de la rénovation morale du pays. Au cours de sa campagne anticommuniste, il a constaté, en effet, que, dans les régions dévastées, pillées, saccagées, par les communistes, les pertes matérielles ne sont que secondaires tandis que la destruction morale était le véritable danger qui menace la Nation dans son existence même. C'est pourquoi il a pris en main l'étendard du mouvement de la Nouvelle vie. Une association a été fondée à Nanchang, ancien quartier général de la campagne anticommuniste, au début de l'an dernier. Le mouvement s'est étendu rapidement, d'abord dans la province de Kiang Si, puis dans les grandes villes comme Nanking, Changhaï et, en quelques mois, dans presque toutes les provinces.

Ce mouvement de la Nouvelle vie suppose une organisation, des procédés et une méthode.

Comme organisation, l'association de Nanchang constitue un centre. Des associations provinciales en relèvent directement tandis que les associations communales se rattachent aux directions provinciales.

Les autorités locales, notamment le bureau des Affaires sociales, le bureau de l'Éducation, le bureau de la Sûreté Publique et même les Autorités militaires doivent, dans leurs sphères respectives et selon les moyens dont ils disposent, appuyer le mouvement.

Les fonctionnaires régionaux s'occupent des paysans, les dirigeants des syndicats, des ouvriers, les instituteurs, des élèves, les officiers, des soldats, les hauts fonctionnaires, des fonctionnaires subalternes, les associations féminines, des femmes, tous, sous le contrôle de l'Association locale. Bref, le mouvement doit s'étendre de haut en bas, dans toutes les classes du pays sans exception.

Comme procédé, le mouvement s'applique d'abord aux fonctionnaires de l'État et s'étend graduellement au grand public ; il débute par les sujets les plus simples et s'étend graduellement aux autres.

La méthode est très simple : instruire d'abord, inspecter ensuite. D'une part, on fait l'éducation du public par des exemples personnels, des lectures, des dessins, des écrits, par le théâtre et le cinéma ; d'autre part, les supérieurs guident leurs subordonnés, les amis se conseillent mutuellement pour s'adapter à la Nouvelle vie. Après ce genre d'instruction, vient l'inspection, la constatation des résultats acquis et la récompense des sujets méritants.

Le mouvement, ainsi déclenché il y a un an, est, aux yeux du maréchal Chiang Kai Shek, un des « moyens extraordinaires » qui doivent permettre de reconstituer la Société et, d'après M. Wang Ching Wei, un moyen de rétablir la contrainte sociale, élément correctif de la Société.

A titre d'exemple, pour présenter le mouvement de la Nouvelle vie d'une manière concrète, il me suffira de donner lecture d'un article concernant la lutte entreprise par le Gouvernement de Nankin contre l'opium, article paru dans la numéro de « La Libre Belgique » du 6 avril dernier.

« Pour chasser le fléau de l'opium » écrit le grand organe bruxellois, on a organisé à Nankin, capitale de la Chine, une semaine de publicité contre la drogue.

Jamais auparavant les autorités n'avaient entrepris pareil effort pour débarrasser la ville des fumeurs et trafiquants d'opium. En moins d'une semaine, 1.000 toxicomanes ont été pris par la police de Nankin. La présence du généralissime Chiang Kai Shek a certainement activé la lutte contre le mal. Constatant que la ville était encore submergée d'héroïne, de morphine et d'autres drogues, le généralissime a ordonné qu'on en finisse avec l'opium le plus tôt possible : « Les fumeurs et les trafiquants d'opium » a-t-il déclaré, « non seulement s'opposent aux principes du « Mouvement de la Nouvelle vie » mais ils donnent aussi une mauvaise réputation à la capitale. »

Comme suite à ses ordres, un Comité pour la disparition de l'opium a été immédiatement organisé dans les différents services publics de Nankin.

Cette lutte sans précédent contre l'opium a suscité la terreur parmi les fumeurs et les trafiquants. Déjà la peine de mort a été appliquée à plusieurs reprises par les autorités.

Mais parce que les fumeurs d'opium sont très nombreux à Nankin, le gouvernement a employé d'ordinaire une forme de répression plus bénigne. Les toxicomanes

pris une première fois sont envoyés aux hôpitaux municipaux pour y suivre une cure. Ils sont au repos pendant deux semaines. Après quoi on les relâche ; « mais », dit un arrêté municipal : « s'ils sont repris une seconde fois en faute, des mesures sévères seront prises contre eux ».

Six hôpitaux de ce genre ont été installés par le gouvernement de la ville. Deux autres seront encore ouverts pour le cas où il y aurait plus de 3.000 patients à la fois. Une somme de 100.000 dollars a été réservée pour l'exécution du plan contre l'opium.

Pour ceux qui voudraient se délivrer spontanément de l'habitude de l'opium, l'hôpital Central, sous la direction du Dr Heng Liu, a réservé 80 lits pour que ces toxicomanes puissent recevoir un traitement approprié, en particulier un régime de nourriture spécial qu'on dit être la plus efficace et la moins douloureuse des cures.

Toute la population de Nankin soutient cette campagne. Le maire a inspecté personnellement les hôpitaux de cure ; les autres membres du Gouvernement ont pris une part active à la Semaine de publicité en prononçant des discours dans les salles publiques et en parlant à la radio.

Vous voyez, Mesdames et Messieurs, que la collaboration est totale entre le Gouvernement et le peuple pour la mise en marche du mouvement.

Résultats de la pratique des quatre vertus.

Par la pratique des quatre vertus, on espère éliminer la rudesse et la vulgarité au profit du raffinement de la vie de notre peuple, conformément aux standards de culture, car le standard de la culture du peuple est la limite entre la civilisation et la barbarie.

Par la pratique de ces quatre vertus, on espère voir les fonctionnaires devenir honnêtes et patriotes, la corruption cesser et le peuple s'adonner à plus de travaux productifs. Par la pratique de ces quatre vertus, on espère remédier aux désordres sociaux et faire éclore, chez le peuple, un sentiment plus patriotique. En un mot, par la pratique de ces vertus, nous avons la ferme conviction de revenir à une vie rationnelle, nous prendrons des habitudes d'ordre, de propreté, de simplicité, d'activité, d'exactitude, nous attacherons l'importance qu'il convient à l'organisation, à la responsabilité, à la discipline et, à tout moment, nous serons prêts à nous sacrifier pour le pays.

Par la pratique de ces vertus, nous irons encore plus loin, nous atteindrons un standard de culture tel que nous pourrions participer utilement aux œuvres de paix harmonieuse de la grande famille humaine.

C'est par la pratique de ces vertus qu'un quart de la population du globe terrestre vient de se réveiller et entend reprendre son rôle et sa place dans la civilisation humaine.

Coup d'œil sur l'histoire de l'humanité.

Ces vertus, que nous nous efforçons de remettre en honneur et de pratiquer, ne sont pas spécifiquement chinoises. Ces vertus, les philosophes grecs et romains les ont déjà enseignées. Lorsque l'École stoïcienne enseigne aux Romains de vivre honnêtement, de ne pas léser le

prochain, de rendre à chacun le sien, je ne vois là aucune différence avec ces vertus chinoises qui supposent une vie, une attitude réglée, en conduite directe avec juste discernement et conscience.

Pareil mouvement n'est point isolé dans l'Histoire humaine.

Les lois de Lycurgue ne sont-elles pas venues, à leur heure, épurer et magnifier les mœurs de Sparte ? Le monde romain, livré tout entier, à la volupté et à la corruption, n'a-t-il pas été rénové par le Christianisme ?

Plus près de nous, la dégénérescence des anglo-saxons au XVIII^e siècle fut combattue par le mouvement de secte protestante, créé par Wesley. Les désordres de l'Italie moderne et son indiscipline sociale furent maîtrisés grâce à l'énergie indomptable et au génie de Mussolini. En Turquie nouvelle, sous l'impulsion d'un autre chef d'Etat illustre, Mustapha Kemal Pacha, un mouvement intérieur achemine irrésistiblement le peuple turc vers un standard de culture moderne.

Rien n'est donc extraordinaire dans le mouvement de la Nouvelle Vie en Chine. Ce n'est en réalité qu'un aspect particulariste de l'Universalisme dont le but est de réaliser l'harmonie de la grande famille humaine.

De nos jours, trop souvent, l'honnêteté est foulée aux pieds, la conscience méconnue, le discernement devient stérile, la courtoisie n'est qu'affectation. Ainsi naissent les crises : crise économique, crise sociale, crise politique. Et, comme je vous le disais au début de cette causerie : la crise de toutes les crises est une crise morale.

Par la pratique des quatre vertus LI, I, LIEN et CHIH, nos dirigeants ont le ferme espoir de provoquer une réaction bienfaisante qui donnera, au peuple chinois, la possibilité de contribuer, dans la mesure qui lui revient, à la réalisation de la parfaite harmonie de la grande famille humaine. Et il n'est pas utopique de penser que cette pratique pourra être étendue à tous les peuples. A cette condition disparaîtra la crise des crises et, avec elle, toutes les crises.

Et le monde entier, sortant d'un affreux cauchemar, s'acheminera enfin dans la voie vers laquelle il aspire : de l'Harmonie et de la Paix.

Critique du mouvement de la Nouvelle Vie.

Que disent les observateurs européens de ce mouvement plein de promesses ?

Sans parler de la sympathie témoignée maintes fois par les Chefs de Missions des pays amis accrédités en Chine, je me contenterai de signaler une opinion isolée et sceptique :

« Déçu par de multiples échecs, inquiet et misérable, dit-on, le peuple écoute volontiers ces discours antiques qui ont le mérite de lui paraître plus intelligibles que les nombreux exposés des diverses doctrines européennes. Cette vieille musique chinoise, monotone, bien connue du peuple, berce son immense détresse. Il n'a certes pas fallu le pousser beaucoup pour que de nouveau il se réjouisse de la résurrection des vieilles coutumes... Découragé, assez fin pour bien mesurer l'abîme qui sépare les deux civilisations, un grand peuple s'est tourné vers un passé qui lui valut un prestige, une gloire justifiés....

Tant d'années de contact pour un résultat décevant ! Hélas, ce n'est pas cette vie nouvelle qui facilitera un rapprochement, ce n'est pas elle qui protégera les Chinois, mais ce sera elle qui est en grande partie responsable de la facilité avec laquelle on louche sur la belle proie et on ose faire part de sa convoitise... Ce mouvement chinois, dit « vie nouvelle » me paraît bien dangereux pour la République Céleste... Par dessus tout il est émouvant. Cet appel poignant adressé aux ancêtres a quelque chose d'infinitement touchant et de triste. Il est inutile, il prouve même à quel point la Jeune Chine se sent en danger, mais il est respectable, il est humain et inspire l'estime. »

Cette appréciation, à la fois sincère et pessimiste, ne peut pas nous convaincre. La question reste entière. On n'en a vu que la moitié. D'abord, il est faux de dire que tout ce qui est ancien est à rejeter. Ensuite les discours de la Chine antique ne sont pas si monotones qu'on se l'imagine. Les idées de la Chine antique sont tellement variées, les sources de la philosophie chinoise tellement riches et abondantes que, nous-mêmes, les Chinois de la jeune génération, n'osons pas les juger sans témérité. Les sinologues réputés peuvent en témoigner. Sans entrer dans le vaste domaine de la sinologie, contentons-nous d'aborder simplement les idées qui touchent de près notre mouvement... Les quatre vertus qu'enseigne Kwan-Tze ne sont pas si simples, si monotones qu'on le croit. Déjà, le philosophe de la Chine antique se rend compte de l'importance au moins égale du facteur économique. « Quand une personne n'éprouve aucun souci en ce qui concerne sa nourriture et son habillement, alors, dit-il, elle prend soin de son honneur ; quand les greniers publics sont pleins, le peuple apprend alors les bonnes manières. »

La constatation de cette réalité est parfaitement justifiée au point de vue psychologie sociale. Si on se contentait de cette périphrase, on pourrait croire que Kwan Tze se contredisait lui-même en déclarant que les quatre vertus sont les quatre piliers de la Nation. En réalité, ce que Kwan-Tze vise n'est qu'un cas particulier. « Quand règnent ces vertus, dit-il encore, même si la nourriture et l'habillement sont temporairement insuffisants, on peut les produire manuellement et si les greniers sont vides, on peut les remplir avec un effort humain. »

Tout ce passage montre que Kwan-Tze tient une balance égale entre deux facteurs : morale et économie.

Un mouvement économique complètera le mouvement moral.

De nos jours, le maréchal Chiang Kai Shek n'a pas négligé non plus le facteur économique tout en levant l'étendard de la Nouvelle vie. N'a-t-il pas déclaré récemment qu'il faut un mouvement de rénovation économique qui suivra et complètera le mouvement de la rénovation morale ?

Déjà, le plan gigantesque de ce mouvement de rénovation économique est tracé. Sans révolution ni grands discours, par l'effet d'un simple décret du Ministre des Finances basé sur une décision du Conseil politique du Comité Central Exécutif du Kuomingtang, les capitaux des trois banques principales de Chine : Banque Centrale, Banque de Chine et Banque des Communications ont été renforcés.



Tête de Bouddha. — Dyn. T'ang.



Le maréchal a expliqué que « le but de ce mouvement est de sauver la nation de la crise qu'elle traverse et de soulager les souffrances du peuple. Il tendra surtout à développer l'agriculture, à améliorer la qualité des produits agricoles, à protéger l'industrie minière, à aider le commerce et l'industrie et à établir entre le capital et le travail des relations harmonieuses, à développer les communications, à consolider la situation monétaire, à faciliter la circulation des capitaux et à favoriser le développement industriel.

La mise en application de ce mouvement, a ajouté le maréchal, sera précédée par l'abolition des taxes exorbitantes et des impôts spéciaux, par la diminution des droits sur les importations et les exportations, par la mise en vigueur de la nouvelle loi sur les mines, par l'interdiction d'émettre des billets de banque sans autorisation.

La décision prise récemment par le gouvernement d'augmenter le capital de la Banque Centrale, de la Banque de Chine et de la Banque des Communications, dans le but de stabiliser la situation économique du pays, peut être justement considérée, selon le maréchal, comme l'une des bases du nouveau mouvement économique. »

Vous le voyez, Mesdames et Messieurs, nous ne sommes point aussi puérils qu'on veut bien le dire. Nous ne

nous contentons pas d'être bercés par les préceptes moraux de nos quatre vertus fondamentales. Nous ne négligeons nullement le facteur économique mais nous sommes convaincus que sans base morale, base fondée par le Mouvement de la Nouvelle vie, les efforts qui tendent à améliorer notre situation économique seraient vains.

Il y a quelques jours, Sa Majesté le Roi des Belges, dans son magistral discours de l'Inauguration de l'Exposition, affirmait avec toute l'autorité qui s'attache à sa parole :

« Pour atteindre le but que nous poursuivons, il faut élargir notre effort, il faut porter plus haut notre idéal. Il ne suffit pas que le pays regroupe ses forces dans l'ordre matériel, il faut encore qu'il les rassemble dans l'ordre moral. Adaptons nos énergies aux nécessités d'une vie nouvelle en tenant compte des enseignements du passé. »

Sommes-nous donc si loin les uns des autres ? L'écart entre nos civilisations est-il donc si grand ? Permettez-moi d'en douter et de me réjouir de cette heureuse harmonie entre la Parole Royale dont l'écho s'est étendu à toute l'Europe et ce mouvement gigantesque de la Vie Nouvelle en Chine sur lequel nous fondons de si belles espérances.

A suivre

GRUNDLAGEN UND PROBLEME DES CHINESISCHEN EISENINDUSTRIE

von Dr Egon Preusch

(Fortsetzung)

Im Jahre 1926 entstand als erste grosse Organisation das Roheisensyndikat (Seitetsu Kyodo Kumiai), jedoch mit einer ganzen Reihe von Aussenseitern. Wie vorsichtig man im Anfang in die Rechte der Mitglieder eingriff, ist aus dem ganzen Aufbau und dem Gründungszweck ersichtlich. Das Syndikat stellt lediglich eine Verkaufsorganisation jener Werke dar, die ihr Roheisen nicht nur in eigenen Betrieben weiter zu Stahl verarbeiten, sondern als solches überwiegend auf dem Markt verkaufen. Die Abmachungen innerhalb des Roheisensyndikates beschränken sich vorwiegend auf die Verpflichtung der Mitglieder, das nicht in eigenen Betrieben verbrauchte Roheisen zu 50 % dem Syndikat zu besonders bestimmten Verbandspreisen zu überlassen, der Rest steht den einzelnen Werken zum freien Verkauf zur Verfügung. Die Produktion der zusammengeschlossenen Werke beträgt durchschnittlich 880 000 t Roheisen, die Quoten der sechs syndizierten Gesellschaften verteilen sich wie folgt : Anshan Stahlwerke 90 000 t, Panshihu Collieri 35 000 t, Kamaishi Mining Co. 45 000 t, Kenjihu Co. 100 000 t, Wanishi Mining Co. 50 000 t, Yawata 90 000 t. Die Funktion des Syndikates ist somit beschränkt, das

Hauptaugenmerk richtete sich vielmehr auf handelspolitische Interessen und schutzzöllnerische Politik.

Welche Bedeutung eine Konzentration für die weiterverarbeitende Industrie haben musste, geht daraus hervor, dass die zur Verarbeitung kommenden Rohstahlmengen sich auf die einzelnen Walzwerkserzeugnisse folgendermassen verteilen :¹⁾

1) Grobeisen und Formeisen von 105 mm Durchmesser an	21 %	
2) Mitteleisen und Formeisen von 38-102 mm Durchmesser und unter 102 mm Breite.	12,5 %	
3) Feineisen und Formeisen unter 35 mm Durchmesser und unter 50 mm Breite.	21,5 %	55 %
4) Grobbleche über 6 mm.	9 %	
5) Mittelbleche unter 6 mm.	5 %	
6) Fein- und Weissbleche.	16,5 %	30,5 %
7) Walzdraht	8,5 %	
8) Röhren	5 %	
9) Bandeseisen	1 %	14,5 %
		100,0 %

1) Stahl u. Eisen 1930, S.601.

In demselben Jahre der Gründung des Roheisen-syndikates entstand als zweite Organisation das Stabeisenkartell (Jako Bun-ya Kyotei Kai), ein Kartell in loser Form aller Werke für die Verteilung der Produktion von Stabeisen in verschiedenen Stärken auf die einzelnen Werke. Hier zeigte sich bereits eine straffere Zusammenfassung, indem ein direkter Eingriff in die Produktion vorgenommen wurde. Aus diesem Kartell ging im Jahre 1929 das private Stabeisenkartell (Kozai Rengokai) mit einer westlichen (Kwansi) und einer östlichen (Kwanto) Gruppe zu je drei Werken hervor. Die Produktion von Standardstabeisen, rundem Stabeisen von 12 mm Stärke und flachem Stabeisen von 38-65 mm ist auf diese Werke verteilt. Die Kwanto-Gruppe mit den Werken Kamaishi, Nihon Kokwan, Fuji Seike hatte bereits im Jahre 1927 ein eigenes Stabeisen-Verkaufssyndikat ins Leben gerufen, dem sich im Jahre 1930 die Yawata-Stahlwerke für den Verkauf ihres runden Stabeisens anschlossen.

Nachdem erst einmal der Anfang gemacht war und gute Erfolge durch diese Zusammenschlüsse erzielt wurden, folgten im Jahre 1930 die Vereinigung der japanischen Feinblechproduzenten und daneben entstanden Verkaufssyndikate für Walzdraht, Mittelbleche und Grobbleche. Im folgenden Jahre folgte ein Verkaufssyndikat für feines und mittleres Winkeleisen, für Schwarzbleche und stärkere Bleche.

Diese Organisationen stellen einen wesentlichen Fortschritt in der Sanierung der japanischen Eisenindustrie dar. Damit war aber die Krise noch nicht behoben. Stetige Überproduktion, stockender Absatz und damit wachsende Lagerbestände führten immer wieder zur Konkurrenz der einzelnen Werke untereinander. Der Gedanke, durch Zusammenschlüsse die Schlagkraft der gesamten Eisenindustrie zu erhöhen, ruhte auch nicht, und zwar war es die Regierung, die im Februar 1933 mit einem grossen Plan an die Öffentlichkeit trat und dem Parlament einen Gesetzentwurf über den Ausbau der Eisenindustrie unterbreitete. Im Rahmen eines Fünfjahresplans soll ein Zusammenschluss der Regierungsstahlwerke mit einer grösseren Zahl von Roheisen- und Walzwerken zu einem Unternehmen, der Nippon Seitau, stattfinden. Die Yawata-Werke sollen mit einem Kapital von 164 Mill. Yen eingebracht werden. Die Roh-, Halb- und Fertigwaren sollen auf das Depositenbüro des Finanzministeriums übertragen und von diesem verkauft werden, damit auf diese Weise ein Teil der Beträge, die die Regierungswerke dem Depositenbüro schulden, zurückgezahlt werden. Die 80 Mill. Yen der Han Yeh Ping Anleihe sollen in Anteile der Regierung am neuen Unternehmen umgewandelt werden. Der Staat würde durch Einbeziehung der Yawata-Werke der gewichtigste Aktionär am neuen Unternehmen, ausserdem stehen der Regierung Beteiligungs- und Kontrollrechte zu. Die geschäftliche Leitung soll jedoch nach privatwirtschaftlichen Grundsätzen aufgezogen werden.

Die Konzentrationsbewegung in der japanischen Eisen- und Stahlindustrie hat vor allem handelspolitische Gründe. Die Zusammenfassung soll die Selbstversorgung Japans mit Eisen und Stahl begünstigen, aber auch die Exportkraft erhöhen. Die japanische Wirtschaft ist durch die Ottawa Konferenz erheblich beunruhigt und sieht in dem

Abkommen eine gewaltige Blockbildung, die zu einem Ausschluss der anderen Länder im Britischen Empire führen soll. Der Wettlauf zwischen dem Yen und dem Pfund ist auch als erstes Kräftemessen in dem Wirtschaftskampf anzusehen. Nachdem die japanische Textilindustrie der englischen Baumwollindustrie starken Abbruch tat, scheint die Konzentration der japanischen Eisen- und Stahlindustrie ein organisatorisches Mittel zu sein, mit welchem Japan die wirtschaftliche Konsolidierung seiner Macht im fernen Osten herbeizuführen beabsichtigt.

Die Eisen- und Stahlindustrie unter dem Schutz der japanischen Regierung.

Der Plan der Regierung, ein grosses japanisches Stahlwerk zu schaffen, ist als letztes Mittel zu betrachten, die Kampfkraft der Industrie zu erhalten und zu stärken. Trotz der privaten Zusammenschlüsse konnte die japanische private Industrie nicht so zur Lebenskraft kommen, um gegen jede Konkurrenz gewappnet zu sein. Die im Jahre 1921 vorgenommene Zollerhöhung stellte sich als völlig unzureichend heraus. In jeder Reichstagsession wurden Anträge der Eisenindustriellen auf Schutz der Industrie vorgebracht. Aber alle Debatten verliefen erfolglos, zumal sich die Regierung selbst im klaren war, dass eine zu starke Unterbindung der Einfuhr den Antrieb zu verbesserter Technik in der Eisenindustrie lähmen würde. Daher entschloss sie sich, nach dem Vorbilde Indiens zu handeln und führte im Jahre 1926 ein abgestuftes Prämiensystem ein, welches einen Maximalzuschuss von 6 Yen pro t bewilligte, aber nur solchen Unternehmen, die in einem durchgehenden Arbeitsprozess Erz zu Stahl verarbeiten. Wird das Roheisen zwecks Weiterverarbeitung an ein anderes Werk verkauft, werden nur 5 Yen p.t. und für nicht weiter zu verarbeitendes Roheisen nur 3 Yen p.t. gewährt. Gleichzeitig wurde der einheimischen Stahlindustrie eine Steuer- und Zollvergünstigung gewährt, die zu Beginn des Jahres 1931 auf weitere fünf Jahre verlängert wurde.

Doch auch dieser Schutz genügte nicht, die einheimische Industrie gegen die ausländische zu stärken, und nun entschloss sich die Regierung zu einer Zollerhöhung von 35 % auf alle nach Gewicht berechneten Eisen- und Stahlwaren mit Ausnahme von Roheisen, Erz und Schrott. Die Wirkung dieser Aktion wurde noch verstärkt durch die rapide Yen-Entwertung. Wurden Ende 1931 100 Yen mit 49 3/8 Dollar notiert, so standen im Mai des nächsten Jahres 100 Yen auf 31 4/8 Dollar. Stellten sich die Selbstkosten der Staatswerke bei Rundstahl auf 43,50 Dollar bis 51 \$ p.t. und bei Stahlplatten auf 50-52,50 \$, so bot Deutschland fob Preise für Rundeisen von 25,25 \$ bis 33 \$ und für Stahlplatten vom 31,85-35 \$. Fracht und Zoll vermochten die deutschen Preise nicht in dem Masse zu steigern, um sie mit den japanischen Preisen auf gleiche Höhe zu stellen. Ein Umstand machte sich vor allem jetzt auf den japanischen Märkten erschreckend geltend, das waren die Dumping-Roheisenpreise der indischen Tata-Werke. Von einer Erhöhung des Roheisenzolles hatte die japanische Regierung bislang Abstand genommen, trotzdem der schutzzöllnerisch und protek-

tionistisch eingestellte Roheisenverband bei der Regierung vorstellig wurde. Die walzwerkserzeugende Industrie mit dem Stabeisenverband und dem Eisen- und Stahlrat (Tekko Kyogitai) hatten sich stets freihändlerisch in Bezug auf das Roheisen eingestellt, weil nur bei Aufrechterhaltung niedriger Marktpreise für Roheisen und Rohstahl eine rentable Herstellung von Walzwerkserzeugnissen gewährleistet wurde. Nun musste die Regierung jedoch zu einem radikalen Mittel greifen, und sie erhöhte den Zoll um 260 %.

Krisendumping der japanischen Eisen- und Stahlwerke.

Den Zollerhöhungen gingen Preisherabsetzungen der japanischen Syndikate parallel, die als reine Krisen- und Kampfpreise zu werten sind. Vor allem waren es die grossen Lagerbestände, die die japanischen Firmen zu Schleuderverkäufen nötigen. Im Oktober 1930 sicherten sich die Staatswerke durch Vermittlung der Mitsubishi K.K. die Lieferung bestimmter Sorten von Walzwerkstoffmaterial an die südmandschurische Eisenbahngesellschaft für ein ganzes Jahr, und zwar zu Durchschnittspreisen von 60 Yen pro t Standardstabeisen, deren Herstellung 73-75 Yen betrug. Da es sich aber um ein Geschäft zwischen zwei unter staatlicher Leitung stehenden und staatlich subventionierten Betrieben handelt, kann von einer wirklichen Gefährdung des normalen Geschäfts durch Dumping hier noch keine Rede sein. Bei Lieferung nach der Südsee wurden jedoch Preise auf der Basis von 50 Yen für die Tonne Standardstabeisen festgesetzt und die Differenz zwischen Verkaufs- und bereits wesentlich reduziertem japanischen Marktpreis von 56 Yen pro t von den Yawata-Werken und der Mitsui Bussan Kaisha gemeinsam getragen. Bei Lieferung nach Hongkong setzten die Yawata-Werke für die Tonne Standardstabeisen cif Preise von 48 Yen fest. Die Yawata-Werke verfahren bei ihrer Verkaufspolitik in der Weise, dass sie mit ihren Preisen stets ein paar Punkte unter den übrigen Anbietern liegen, die eigenen Herstellungskosten spielen dabei keine Rolle. Diese Politik wird am deutlichsten dokumentiert bei einem Vergleich der Exportpreise mit den Preisen für Standard- und 9 mm Stabeisen nach den monatlichen Festsetzungen der Yawata-Werke und den Notierungen des Osaka-Eisenmarktes:

Yawata Standard-Stabeisen	Osaka-Marktnotierung 9 mm Stabeisen
15. Aug. 1930 für Okt.- u. Nov. Lieferung	70,77 Yen Sept. 64 Yen
8. Sept. 1930 für Nov.-Dez. Lief.	65,00 » Okt. 60 »
15. Nov. für Jan.-Febr. Lief.	65,00 » Nov. 59 » Dez. 61 » Jan. 59 »

Daraus ist zu ersehen, dass die Marktpreise und Yawata-Notierungen beträchtlich über den ihnen zeitlich ungefähr entsprechenden oben erwähnten cif Export-

preisen liegen, von denen ausserdem für einen gültigen Vergleich noch die jeweiligen Fracht- und Versicherungsspesen abzu ziehen sind.

Wohin diese Entwicklung geführt hätte, wäre sie noch eine Zeit so weitergegangen, ist nicht abzusehen. Neben diesen Schleuderverkäufen ging eine nie geahnte Konkurrenz zwischen den Staatswerken und Privatwerken parallel. Vergebens bemühte sich die Regierung, dieser Entwicklung eine andere Richtung zu geben, als dieselbe von selbst abbrach. Die beste Hilfe wurde der japanischen Eisenindustrie plötzlich zuteil durch die Aussenpolitik der Regierung. Der Bedarf des Staates für die militärischen Operationen in der Mandschurei, die Ueberholung der Flotte und die allgemeine Auffüllung der Kriegarsenale brachte eine generelle Konjunkturbelegung. Besonders deutlich wird die Politik aus der Skala der Rohstahlproduktion. Mit den Wiederaufbauarbeiten nach dem grossen Erdbeben von 1923 und dem grossen Schiffbauprogramm von 1924-29 stieg die Produktion immer mehr an und erreichte 1929 ihren Höhepunkt. Im darauffolgenden Jahr ging die Rohstahlproduktion mit der durchgeführten Einschränkung in der Ausbringung gewisser Sorten von Walzwerkstoffmaterial entsprechend zurück, und ging in eine forcierte Vermehrung der Produktion durch die japanische Aussenpolitik über. Allein in der Zeitspanne vom 3. zum 4. Quartal 1931 stieg die Produktion um 30 %.

Rohstahlerzeugung seit 1929.

Von 1929 auf 1930 Abnahme um	47 400 t = 2,2 %
» 1930 » 1931 »	475 000 t = 25,4 %
» 1931 » 1932 Zunahme um	496 500 t = 26,5 %

Walzwerkserzeugung seit 1929.

Von 1929 auf 1930 Abnahme um	88 900 t = 4,4 %
» 1930 » 1931 »	274 600 t = 18,1 %
» 1931 » 1932 Zunahme um	426 500 t = 28,1 %

Wie lange dieser Zustand andauern wird, lässt sich nicht übersehen. Die finanzielle und wirtschaftliche Lage Japans ist keineswegs günstig. Der offizielle Haushalt verzeichnet ein erhebliches Defizit, sodass die Regierung zum Ausgleich bisher Bonds im Umfange von 2 Mrd. Yen ausgegeben hat. Die japanische Eisenindustrie weist jedenfalls eine gute Beschäftigung und zunehmende Produktion auf, vor allem eine Aktivität auf den Auslandsmärkten, insbesondere in Ländern, wo früher japanische Eisen- und Stahlerzeugnisse nicht angeboten wurden.

Das Problem der Selbstversorgung.

Die japanische Eisenindustrie wurde von Anfang an von der Regierung als Schlüsselindustrie des Landes betrachtet, mit aller Kraft wurde eine möglichst rasche Erlangung der Selbstversorgung angestrebt. Diese besteht seit langer Zeit bei Rohstahl. Aber auch bei dem Bezug von Halbzeug, Roheisen und Walzwerkstoffmaterial ist man dem Ideal der Selbstversorgung in den letzten Jahren immer näher gekommen. Seit 1929 hat

sich das Verhältnis von Erzeugung zur Einfuhr folgendermassen entwickelt: (in %)

	Roheisen		Halbzeug		Walzwerks- fertigfabrik	
	Prod.	Einf.	Prod.	Einf.	Prod.	Einf.
1929	74,6	25,4	37,4	64,6	70,9	29,1
1930	86,3	13,7	56,7	43,3	80,6	19,4
1931	85,7	14,3	85,6	14,4	85,4	14,6
1932	90,7	9,3	89,2	10,8	89,6	10,4

Aus diesen Zahlen ist das ständige Vorwärtstreben der japanischen Produktionspolitik ersichtlich. Im Jahre 1932 war die Versorgung des Landes mit Rohstahl zu 100 %, Roheisen und Stahlmaterial zu 90 % durch die eigene Industrie gewährleistet.

Bedeutsam ist, dass die Roheisengewinnung nur eine verhältnismässig geringe Steigerung bei gleichzeitig starker Steigerung der Rohstahlerzeugung aufweist. Die Einfuhr von Roheisen betrug 1932 nur 188 157 t, sodass bei einer Produktion von 1 542 054 t Roheisen ein Gesamtbedarf von 1 730 211 t vorlag. Dieses Missverhältnis zur Rohstahlgewinnung, die im Jahre 1932 2 360 492 t betrug, wird jedoch verständlich, wenn man berücksichtigt, dass in Japan fast ausschliesslich Flusseisen von Siemens-Martin-Güte geschmolzen wird, bei der Stahlerzeugung der Siemens-Martinprozess mit geringem Roheisen-, und verhältnismässig hohem Schrottverbrauch dominiert. Es hat den Anschein, als ob Japan bei seiner ungenügenden Erzeugung aus der Not eine Tugend macht. Dem steht natürlich eine bedeutende Schrotteinfuhr gegenüber, die von 1931-1932 um fast 100 % gesteigert wurde.

Das System der Arbeitsteilung in der japanischen Eisen- und Stahlindustrie.

Von besonderem Interesse ist die Stellung der Regierung innerhalb der japanischen Eisenindustrie. Die Regierungswerke haben sich von Anfang an des besonderen Schutzes der Regierung erfreut. Es stand ihnen nicht nur ein besonderes Regierungskonto zur Verfügung, auch sonst wurden ihnen Kredite und Beihilfen gewährt. Erst kürzlich gab die Regierung den Yawata-Werken einen 10 Millionen-Yen-Kredit aus dem Depositenfonds des Finanzministeriums, da die Werke trotz des wenige Monate vorher erhaltenen 60 Mill.Yen-Kredites an Geldknappheit litten. Vor dem Kriege arbeiteten die Werke stets mit Verlust, der sich erst während des Krieges in Gewinne umwandelte. Nach Angabe der Regierung erreichten im Geschäftsjahre 1927 die Gewinne der Gesellschaft 1 Million Yen und 1929 7,7 Mill.Yen. Es ist nun unverständlich, wie das Verhältnis zwischen den hohen Gewinnen und den noch höheren Krediten auf der anderen Seite zustandekommt und nur damit zu erklären, dass die Regierung den Anschein eines rentablen Arbeitens der Regierungswerke erwecken will. Die Staatswerke überstanden die Nachkriegskrise am besten. Während des Krieges waren sie nicht in der Lage gewesen, ihre Stellung unter der expansionslustigen Privatindustrie zu behaupten. Yawatas Anteil an der Roheisenproduktion betrug 1918 nur 38 % und an der

Stahlherstellung 57 %. Durch die Krisenzusammenbrüche festigte sich aber Yawatas Stellung, wie aus folgender Tabelle hervorgeht:

Roheisenproduktion Japans (in t).

	Roheisenproduktion Japans (in t)			Ges. Japan	Prozentanteil Yawatas.
	Yawata	Toyo	Zus.		
1919	281 000	21 000	302 000	596 000	50,6
1921	367 000	47 000	354 000	472 000	75,6
1923	441 000	50 000	491 000	586 000	81,6
1926	533 000	107 000	640 000	810 000	99,0

Dasselbe Bild zeigt sich in der

Stahlerzeugung (in t).

	Yawata	Ges. Japan	Prozentanteil Yawatas
	1919	280 000	557 000
1921	364 000	592 000	54,0
1923	562 000	820 000	58,0
1926	749 000	1 330 000	56,0

Die Stellung Yawatas festigte sich in den folgenden Jahren weiter. In der Rohstahlerzeugung und Halbzeugfabrikation überstieg die Produktion Yawatas die der privaten Industrie um rund 100 000 t bzw. 174 000 t, während in der Roheisenerzeugung und Walzwerksfertigfabrikation die Produktion der privaten Werke mit rund 80 000 t rund 270 000 t überwogen, wie aus folgender Tabelle ersichtlich ist:

	1932	
	Staatswerke	Privatwerke
Roheisen	731 229	810 815
Rohstahl	1 234 788	1 125 708
Walzwerkshalbzeug		
a) Vorgewalzte	118 999	16 342
Blöcke		
b) Platinen	72 026	495
Walzwerkfertigmateriel	838 539	1 107 834
1931		
	Staatswerke	Privatwerke
Roheisen	640 576	776 625
Rohstahl	890 366	973 776
Walzwerkshalbzeug		
a) Vorgewalzte	71 451	26 300
Blöcke		
b) Platinen	53 141	1 391
Walzwerkfertigmateriel	664 024	835 895

Den Kartellierungsbestrebungen der Privatindustrie kamen die Staatswerke insofern entgegen, als sie sich nach Möglichkeit daran beteiligten und den Quotenvorschriften ohne weiteres unterwarfen. Aber auch in Verhandlungen über private Abmachungen traten die Yawata-Werke ein.

(Fortsetzung folgt)

LA LITTÉRATURE MODERNE CHINOISE

Yan Tsouan Lin

I.

Sous ce titre, nous ne voulons pas explorer dans tout son ensemble et dans ses détails l'immense domaine de la littérature chinoise moderne. Mais nous voulons donner un court aperçu de sa formation et des principales manifestations de cette littérature. Avant d'entrer au cœur de notre sujet, nous indiquerons ce que fut la littérature traditionnelle.

Pour bien comprendre la littérature traditionnelle chinoise, il faut se rappeler l'importance capitale que l'esprit de famille a pour tout Chinois. Dans la Chine d'autrefois, la famille dominait tous les aspects de la vie, elle était, pour ainsi dire, la fin de toute activité humaine, elle était considérée comme le réservoir des énergies morales du peuple chinois.

Dans l'histoire de la littérature chinoise, poètes et prosateurs étaient dirigés dans leurs œuvres par cet esprit de famille. Pour eux, le but de l'écrivain ne consistait pas dans la recherche du Beau Absolu, mais dans la poursuite d'une fin purement pratique, à savoir : devenir un fils sage et pieux, respectueux de l'autorité paternelle et impériale.

On peut faire une œuvre littéraire et esthétique, tout en la mettant au service d'une doctrine. Mais l'art risque alors de perdre son indépendance et de devenir le fourrier de la morale. La littérature chinoise n'a pas su éviter ce péril. Lorsque nous l'étudions, nous sommes frappés par son caractère dogmatique et pragmatique. « L'Art doit servir la doctrine », tel fut le mot d'ordre de tous les lettrés chinois. Il y eut des réactions, mais elles furent fragiles et éphémères. Non que ces réactionnaires aient manqué de volonté, mais, comme dans toutes les autres littératures, ils ne pouvaient pas échapper aux conditions sociales et politiques de leur époque.

Pendant plus de quatre mille ans, la littérature chinoise fut incontestablement très riche dans son fond et dans sa forme, mais elle ne sut pas rester indépendante, engagée qu'elle était au service d'autres sciences. Les meilleures œuvres littéraires ne furent pas écrites par des professionnels, mais par des généraux, des fonctionnaires, des moralistes et des courtisanes. Nous en trouvons des exemples innombrables.

En outre, cette littérature resta stationnaire. Sous les trois dernières dynasties — Yun, Ming, Tsing — surtout, la littérature n'était représentée que par des dissertations de concours en vue d'obtenir une place officielle. Les candidats ne cherchant évidemment qu'à flatter l'absolutisme impérial, la littérature devint ainsi conventionnelle et intéressée, vide de toute idée personnelle et originale.

Naturellement, il y eut d'heureuses exceptions à chaque époque, mais ce ne furent toujours que des exceptions. Nous pouvons donc dire que la littérature traditionnelle chinoise possède ces trois caractères : elle est familiale,

dogmatique et utilitaire. Nous devons cependant indiquer sa valeur propre. Puisque la littérature est l'expression de la vie d'un peuple, voyons ce qu'est le véritable Chinois pour comprendre la valeur de cette littérature traditionnelle.

Dans son livre « L'esprit du peuple chinois », le savant Kou Houng Min (辜鴻銘) écrit : « Le véritable Chinois est un homme qui mène la vie d'un homme de raison adulte avec le cœur d'un enfant. » La valeur de la littérature chinoise dépend donc de la place importante qu'elle donne à la raison et au cœur. Seulement, il faut avouer que la raison et le cœur sont emprisonnés dans l'étroite conception de la famille.

Victimes de cette littérature artificielle et bornée, les écrivains de la fin du XIX^e siècle, en extase devant leurs pivovins et leurs lotus, ciselèrent leurs phrases pleines d'antithèses et de tournures subtiles et obscures, pour passer leur temps.

II.

Vers la fin du XIX^e siècle, la Chine traditionnelle se vit emportée soudain dans un tourbillon redoutable. Ce changement brusque frappa l'imagination du peuple chinois. Les succès guerriers du Japon en 1894 et 1904 persuadèrent les élites chinoises de la nécessité d'une révolution, tout au moins d'une réforme radicale. En premier lieu, la dynastie des Tsing tomba dans une décadence qui est la cause des malheurs actuels du pays ; puis une politique extérieure plus large obligea la Chine à paraître sur la scène internationale.

Le mouvement révolutionnaire s'accrut de plus en plus. On aimait à parler des choses d'Europe. Il était surtout à la mode de citer à tort et à travers des paroles de Darwin, de Huxley, de Montesquieu et de Rousseau. Même Kan Shu (光緒), l'avant-dernier empereur, perdit toute confiance en son autorité et voulut adopter les projets de réforme du grand penseur Kan Yu Oui (康有爲). Son ministre Sun Kia Nain (孫家鼐) lui dit un jour : « Le Sénat une fois constitué, l'autorité impériale passe aux mains du peuple ! » et Kan Shu de répondre avec mélancolie : « Je voudrais sauver la Chine. Si la Chine est sauvée, qu'importe que je perde mon autorité ! » Il voyait que la Chine était en danger.

Il se passa à cette époque extrêmement critique deux événements importants que nous devons signaler et qui eurent des conséquences incalculables sur la littérature moderne chinoise. Ce fut d'abord l'abolition du concours littéraire ; du coup, la pensée chinoise retrouva sa liberté. Ensuite, les traductions des œuvres européennes, par Yen Fu (嚴復) et Lin Su (林紓), montrèrent que l'Europe ne possédait pas seulement des machines merveilleuses, mais encore une culture très profonde. Lorsque le maître d'école donnait à ses élèves des sujets de dissertation, ce n'était plus sur la piété filiale, mais sur

l'utilité de la machine à vapeur et sur les propriétés du phosphore.

En littérature, celui qui représente le mieux cette époque est assurément Liang Ki Chao (梁啟超). Son nom restera dans l'histoire moderne chinoise. Né en 1871 dans la province de Canton, pays par excellence des révolutions, il eut un génie souple et hardi. Après ses études chez le fameux penseur Kan Yu Oui, il entra dans la vie politique. C'est lui qui vulgarisa les idées du XVIII^e siècle français ; c'est lui qui contribua à la chute de la dynastie des Tsing, lui qui, par son style séduisant, créa une nouvelle littérature ; c'est encore lui qui, avec son érudition prodigieuse, inaugure la méthode scientifique pour étudier les anciens auteurs. Sa culture était très brillante à la surface, mais pauvre en profondeur. Successivement rédacteur aux journaux du « Nouveau peuple », (新民叢報), du « Politique » (政論), et du « Kou Fan » (國風報), il écrivait quotidiennement un long article en un style nerveux et une langue impétueuse, mêlée de patois et de mots archaïques, par lequel il répandait les idées les plus contradictoires. La génération de 1911, date de la victoire du parti de la révolution, est dominée par lui. On l'imite, on le cite. Ses œuvres, entre autres « Yin Pin Che » (飲水室) deviennent des livres de chevet.

Bien que le dernier écrivain de la dynastie des Tsing, il fut le précurseur de la littérature moderne chinoise. Dans un article intitulé : « L'Art d'écrire », il posa quatre principes dignes d'observation : 1. La valeur littéraire consiste dans l'idée et non dans sa forme. La littérature d'autrefois fut victime de ce verbalisme qui lui ôta tout caractère personnel. 2. Une littérature, pour être efficace, doit être systématique. 3. La littérature doit toujours chercher le juste milieu. 4. La clarté doit se trouver aussi bien dans la syntaxe que dans la pensée. Nous pouvons conclure que la littérature, aux yeux de Liang Ki Chao, doit être libre, utilitaire et rationnelle. Dès lors, la littérature n'est plus au service de la morale, mais à celui de la politique.

Ses nombreux écrits embrassent tous les domaines de la pensée. Signalons les plus importants : « Méthode de l'histoire chinoise » (中國歷史研究法), « L'Histoire générale de la civilisation sous la dynastie des Tsing » (清代學術概論), « Essai sur le Mé-tzi » (墨子學案), et « Yin Pin Che ». La jeune génération estime beaucoup son œuvre et sa juste valeur. Une chose est certaine cependant : c'est lui qui, parmi tous les autres écrivains, demeure le plus populaire. Il mourut en 1928, à l'âge de 57 ans.

III.

Au moment où Liang Ki Chao remporte la victoire sur les « Vieux Chinois », la littérature chinoise ne peut plus conserver sa physiologie traditionnelle. Après la révolution de 1911, le monde intellectuel se décompose d'une façon inquiétante. Les écrivains savent que la littérature traditionnelle est trop difficile ; non seulement elle ne convient pas au goût du public mais elle est faite pour le petit nombre, elle est une sorte de jeu intellectuel. En

outre, on a vu l'influence de Liang Ki Chao, on se demande la cause de son succès ; on conclut que sa langue en est la cause essentielle. Alors, pour éduquer le peuple, on veut une littérature écrite en une langue moins savante et plus accessible.

Entre 1911 et 1919, ce fut une période de recherches. Les écrivains et les étudiants viennent continuellement en Europe et en Amérique. Armés de bonne volonté, le bonheur de la maison sacrifié, ils espèrent trouver des remèdes efficaces pour relever leur pays. Cette émigration a une importance incalculable. Car, selon les pays où ils se trouvent et les études qu'ils font, ils apportent des idées nouvelles, contradictoires et parfois ridicules. Mais entre eux, quelle que soit leur différence, il y a un trait commun : c'est qu'ils se sont détournés de la tradition ancienne.

Pourquoi cette tradition précieuse leur déplaît-elle ? C'est que la Chine ne peut plus cacher sa faiblesse. On accuse la tradition d'être l'ennemi du progrès et de la science. Dans cette atmosphère révolutionnaire, la revue de « La Nouvelle Jeunesse » mène l'assaut. Dans l'article de « La Révolution littéraire », Tchen Taou Siou (陳獨秀), doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Pékin, proclame que la littérature doit être nationale, réelle et sociale. D'un autre côté, Hou Che (胡適) écrit des articles d'autant plus pénétrants, qu'il est un bon théoricien. « La littérature, dit-il, évolue selon l'époque. Chaque époque a sa propre littérature... Nous sommes convaincus que la littérature officielle doit être désormais une langue parlée ». En 1919 ce mouvement se développa très rapidement. Sous cette révolution victorieuse, bien des jeunes gens se groupent avec fierté et enthousiasme. Devant eux, même le fameux Liang Ki Chao abdique tout de suite sa théorie. Alors, commence la destruction systématique. Ainsi Hou Che écrit : « En raison de l'emploi d'une langue archaïque, la littérature, depuis plus de deux mille ans est une littérature morte. Car une langue archaïque ne produit jamais des œuvres littéraires... Si la Chine veut avoir une littérature vivante, il faut employer la langue parlée. »

D'une manière générale, nous pouvons dire que la nouvelle littérature chinoise exprime notre sentiment et notre pensée par une langue parlée accessible à tout le monde. De là, nous constatons que l'esprit de cette révolution littéraire n'a qu'un but purement pratique.

Mais la littérature en langue parlée, si nous voulons être justes, n'a pas été créée par Tchen Taou Siou et Hou Che. Elle existait depuis longtemps. Sans parler des écrits philosophiques de la dynastie des Sung et du théâtre de la dynastie des Yun, les romans comme « Le Rêve de la Tour rouge », (紅樓夢) et « Au Bord du Lac » (水滸傳), sont écrits en langue parlée. La valeur de cette littérature révolutionnaire, me semble-t-il, consiste dans une nouvelle conception où ces écrits aboutissent d'une façon inattendue. D'abord, la littérature réclame son indépendance. Ensuite, elle veut entrer dans la vie réelle en se détachant de l'imagination fabuleuse ou des conventions traditionnelles. Cette littérature, alors, est loin d'être populaire. Nous pouvons assez facilement en trouver la raison. La langue employée n'est pas populaire, mais européanisée, non seulement dans les termes, mais

surtout dans les constructions grammaticales. Le peuple ne comprend pas une langue pleine d'éléments étrangers. Il veut sa langue propre pour exprimer ses états d'âme. Ainsi, ces novateurs, au lieu d'une réforme, font une révolution, dont les conséquences sont très graves. Notons tout de suite que les langues et les constructions étrangères sont loin d'être le défaut de cette nouvelle littérature. Nous pouvons même dire qu'elles sont nécessaires : elles enrichissent le vocabulaire et la forme de la langue chinoise.

Sans entrer dans les détails, nous allons exposer cette nouvelle littérature ; nous verrons son état actuel. Commençons par la poésie.

IV.

Dans tous les mouvements littéraires, on peut dire que la poésie possède une certaine primauté. C'est elle qui inaugure le mouvement, c'est encore elle qui subit les influences les plus profondes. La nouvelle littérature chinoise doit également se soumettre à cette loi. En 1919, des poésies libres paraissent continuellement dans la revue de « La Nouvelle jeunesse ». Avec mépris, les vieux poètes détournent la tête. Mais ces novateurs, pleins de confiance et de fierté, chantent l'amour, la nature, les misères du peuple. Désormais, la poésie n'est plus strictement renfermée dans un cadre esthétique. Elle peut aussi, ce qui contribue à son succès, exprimer ses sympathies pour la classe prolétaire. Il est vrai qu'on ne peut pas distinguer entre la poésie et la chanson, mais qu'importe, si l'on arrive à détruire les vieilles poésies artificielles. Car la génération du fils se moque toujours de celle du père.

Quand nous parlons de la nouvelle poésie, nous pensons immédiatement à Hou Che, qui est un excellent théoricien, mais médiocre poète. Son recueil de poésies, intitulé « Livre de l'essai continué », a une grande importance au point de vue de l'histoire littéraire. Le sens du titre indique l'origine de ses poésies. Elles sont parfois enfantines et peuvent piquer la curiosité du public. Son mérite consiste, d'une part à encourager la jeunesse à faire une révolution littéraire, et d'autre part, à proposer définitivement la poésie libre en langue parlée comme le but de cette révolution. A la suite de son recueil, il y eut de nombreuses publications, par exemple, les poésies de Yu Pin Pei (俞平伯) et de Kan Pei Ching (康白情). Mais ces poètes plus connus ne sont pas à la mode comme Hou Che. Nous allons les exposer sommairement.

1. Shu Tsi Mou (徐志摩). Après ses études en Angleterre, il devint professeur de littérature anglaise à l'Université de Pékin. Dès sa jeunesse, il composa des poésies. Nous en possédons plus de trois recueils, entre autres « Poésies de Tsi Mou » (志摩詩集) très lues par les jeunes gens. La beauté de sa poésie se manifeste avant tout dans la forme ; il incline vers la théorie de l'art pour l'art. Sa langue, comme ses vêtements, est très

recherchée. Il se dégage à la lecture de ses ouvrages une impression à la fois familière et pathétique. Shu Tsi Mou possède un esprit charmant et séduisant, il se mêle aux jeunes gens avec une affection profonde. Son avenir réservait de grandes espérances ; malheureusement il est mort dans un accident d'avion.

2. Kou Mou Jeu (郭沫若). Revenu du Japon, il fonda avec ses amis « La Revue de la Création ». C'est dans cette revue qu'il a publié de nombreux poèmes. Pour lui, la poésie doit être la lyre du peuple. Elle doit provoquer l'émotion du cœur humain. Son recueil le plus célèbre est sans doute « Venus » (女神) dans lequel il chante les anciennes légendes et les misères de ce monde. Son succès provient, non seulement de ses idées, sympathiques aux prolétaires, mais encore de l'ardeur, de la puissance et de la couleur de son style. Il sait créer une nouvelle pensée, tout en utilisant la vieille forme. Il fut un des principaux auteurs de la révolution de 1927. Son influence est considérable. On lui doit surtout ses remarquables traductions des œuvres de Gæthe. Maintenant, il étudie l'évolution de la société primitive. Ce n'est plus un poète, mais un savant.

3. Mlle Sin Pin (冰心女士). Vers 1920, elle publia successivement des poèmes dans « Le Matin de Pékin ». Elle est séduite par la grandeur de la nature et cherche la consolation dans les forêts et au bord de la mer. Pleine de sensibilité, en un style simple, elle nous raconte ses souvenirs d'enfance et ses voyages en mer. On a dit que sa pensée n'a pas de profondeur, mais il faut être indulgent pour une demoiselle, car, en Chine comme ailleurs, une vraie poétesse est tellement rare ! Ses œuvres sont nombreuses ; citons deux de ses recueils les plus connus : « Les Etoiles » (繁星) et « L'Eau printanière. » (春水).

4. Chang Hon (長虹). Il y eut un mouvement poétique dirigé par Chang Hon en 1926. A divers points de vue, ce mouvement n'a pas réussi. Car le public ne comprend pas les termes qui sont en dehors de l'usage. Les poèmes de Chang Hon sont obscurs et mystiques. Chaque phrase cache un sens particulier. On se demande souvent quel mystère se trouve sous ces traits noirs. Il se plaint que les lecteurs manquent de profondeur, cependant une chose est certaine : c'est que sa poésie n'est pas populaire. Ses œuvres comme : « A la fille de la nature », (獻給自然的女兒) et « Dédié à... » (給) sont les plus remarquables.

En outre, il y a des poètes qui, sous une forme ancienne, expriment des pensées nouvelles. Tseng Kio Tsi (曾覺之) et Ou Mi (吳宓) sont les plus célèbres. Comme nous nous sommes bornés à exposer la littérature nouvelle, nous les laissons de côté.

D'une façon générale, la poésie nouvelle n'a pas bien réussi. Elle est, pour ainsi dire, pauvre. Dans notre conclusion, nous exposerons les causes de cette stérilité.

(A suivre.)

NATIONAL CHILD WELFARE ASSOCIATION OF CHINA

By MR. JABIN HSU, GENERAL SECRETARY, 131 MUSEUM ROAD, SHANGHAI.

August 1, 1935

The National Child Welfare Association of China was organized in April, 1928 by Dr. H. H. Kung, the Minister of Finance, and other leaders at Shanghai in response to the movement started by some interested friends in America; its declared purpose being to "advocate, protect, and insure the rights of the children of China and promote, in every possible way, their well-being."

The association, following its inauguration in 1928, exerted its efforts at famine relief work among the destitute children in Kansu, Honan and Shantung provinces. In cooperation with the National Government, the association took an active part in the relief of flood victims in Hopei, Kiangsi and Kiangsu provinces in 1931. Relief measures were also taken for rescuing unfortunate children in the war areas since the Sino-Japanese hostilities in North China and Shanghai between the years 1932 and 1933.

However, the association, besides exerting its efforts in relief work, has made its contribution with an extensive program of child protection, child relief, child health and child education, emphasizing in prevention rather than amelioration and in cooperation instead of duplication.

This handbook contains a brief summary of its program and a glimpse of the five child welfare centers; projects of the association including a Five Year Plan on Child Welfare Work recently adopted by our Committee; fifty-four resolutions passed by the National Conference of Child Welfare Leaders held last October as well as the governmental program for the observance of the National Children's Year, beginning August 1, 1935 throughout the country. A list of the personnel of the association is also appended.

PROGRAMME :

A. Departments :

- (a) *Child Protection*; the safeguard of children's legal rights.
 - (1) To awaken the general public to apprehend that children of to-day are masters of to-morrow, and each of them has his or her own legal rights as much as those of manhood.
 - (2) To increase judicial and police interests in child protection.
 - (3) To push the establishment of Juvenile Courts.
 - (4) To push the promulgation of child protection law.
 - (5) Suppression of human traffic and maltreatment of children.
 - (6) Staff—2 secretaries.
- (b) *Child Relief*; the care of stranded children under the sway of famine, flood, war and other forms of misfortune.

- (1) Grant of aid to designated child welfare institutions and projects.
- (2) Participation in Relief Work of Shantung Famine, Wuhan Flood, Shanghai and North China Wars.
- (3) To study for better organization of child welfare institutions such as children's home, orphanage, asylums and others.
- (4) To plan for the establishment of the Nanking Model Childs Welfare Center; and a Home for street children and child prostitutes.
- (5) Staff — 1 secretary and assistants when necessary.
- (c) *Child Health*; the promotion of health for children.
 - (1) To extend the establishment of clinics in needy areas.
 - (2) To conduct health exhibitions.
 - (3) Publication of Pamphlets on Pregnancy and Baby Care and printings of attractive pictures, mottoes and slogans on hygiene.
 - (4) Medical assistance being given to children of factories, schools and homes.
- (d) *Child Education*; the promotion of childhood and parenthood education.
 - (1) A periodical known as "Modern Parents" is published monthly.
 - (2) Series of books on proper methods of child disciplining and parent training are published and distributed.
 - (3) Charts on Parental Education being printed and distributed.
 - (4) Lectures on child welfare through Radio Broadcasting and other mediums of publicity.
 - (5) To conduct Exhibition on toys and baby care supplies.
 - (6) Staff — 1 secretary and 2 assistants.

B. DEMONSTRATION CENTERS :—

- (a) *Child Welfare Home*: To receive orphans and dependent children from 6 to 12 years of age and place them out, as a go-between for childless homes and homeless children.
 - (1) Site — 1052 Tongshan Road, Shanghai.
 - (2) No. of children — 80.
 - (3) The staff consists of 1 superintendent, 2 matrons, 3 teachers and 1 clerk.
 - (4) Policy of Education: Emphasis on child placement.
- (b) *Child Welfare Nursery*: To admit children from 2 to 6 whose mothers are at work in factories with the hope that all big factories in Shanghai will each establish a similar nursery for their laborers after our model.
 - (1) Site — 1517 Yangtszepoo Road, Shanghai.
 - (2) No. of children — 50.



Potiche. — Faïence rose, fleurs sur vert. — Dyn. Kia-King.



- (3) The staff consists of 1 superintendent, 1 matron and 1 teacher.
- (4) Policy of Education : Modern Kindergarten.
- (c) *Child Welfare Clinic* ; To demonstrate preventive health work as well as curative for children, with an average of 80 patients receiving medical aid in each day and 60 home visitations made by nurses in each month.
- (1) Site — 789 Si Pao Shing Road, Chapei, Shanghai.
- (2) Services : Preventive ; a. Children's Club held weekly
b. Free Bath given weekly
- Curative : a. Medical Care
b. Dental Care
- (3) The staff consists of 1 superintendent, 4 nurses, 2 clerks and is assisted by 4 foreign medical experts on various phases of child health.
- (d) *Chapei Benevolent Home* ; To receive destitute children from 12 to 18 years of age and bring them up to become useful citizens by being employed in manual work. Besides, the children are given educational facilities. The management of the Home has been recently transferred to the association by the Shanghai Local People's Union with a view to improving its existing conditions.
- (1) Site — 493 Liu Yin Road, Chapei, Shanghai.
- (2) No. of children — 100 boys.
- (3) The staff consists of 1 Superintendent, 1 matron, 1 nurse, 3 teachers, two managers, one for farms and the other for factories.
- (e) *Child Welfare Sanitorium* : To receive children suffering from tuberculosis. The Sanitorium is in joint operation with the Ching Chong Memorial Hospital, and was newly built by the association, in a two-storey building with an accomodation of 60 beds, as a memorial-hall to Mrs. Rhoda Cunningham, wife of the Honorable E. S. Cunningham, American Consul-General at Shanghai. The Sanitorium, in addition to medical care, gives an educational program for the little patients whose conditions permit them to take lessons during their periods of hospitalization.
- (1) Site : Yik's Garden, Kiangwan.
- (2) No. of patients—35.
- (3) The staff consists of 1 Superintendent, 2 doctors, 2 nurses and 1 teacher.

A FIVE YEAR PLAN ON CHILD WELFARE WORK

Child Welfare in China is historically predominant, only what is now being undertaken by the National Child Welfare Association is rather in new forms with new spirit. It has been conceived and desired by the leaders and workers of this Association that, as far as their experiences in the past five years can assure, child welfare being the essential factor for the upbuilding and recovery of this great nation to its prosperity and enlightenment, must needs be carried out in a way of challenging with feasible and thorough programme of work. The five year plan of sixty items of child welfare, approved

at the 5th Annual General Meeting of the association held in January, 1934, will probably answer the pending desire and purpose. Beginning with the 1st of 1934 up to the end of the year 1938, the following plan in three scores of striking subjects has been formed and will be put into practise for its consumation one after another by the National Child Welfare Association of China.

1. Legislation of Child Protection Law.
2. Establishment of Juvenile Courts.
3. Special Legal Code of allowance for Dependent Mothers.
4. Establishment of Reformatories.
5. Suppression of Human Traffic on Children.
6. Suppression of Maltreatment on Children.
7. Relief of Street Children.
8. Relief of Child Prostitutes.
9. Betterment of Livelihood for Child Labor.
10. Betterment of Livelihood for Woman Labor.
11. Relief of discarded Children .
12. Promotion of Birth Control.
13. Establishment of Nurseries.
14. Parents' Conferences.
15. Child Welfare Oral Contests.
16. Child Welfare Debates.
17. Child Welfare Radio Broadcasting.
18. Pushing and Celebrating of Children's Festival Day.
19. Publishing of "Modern Parents."
20. Publishing of Series of modern Parents Education Books.
21. Establishment of Children's Library.
22. Organization of Children's Culture Association.
23. Promotion of Children's Savings.
24. Promotion of Children's Manual Work.
25. Promotion of Childen's Public Health.
26. Children's Health Exhibit.
27. Establishment of Child Health Bureau.
28. Children's Health Contest.
29. National Contest for Child Health.
30. Establishment of Child Hospital.
31. Establishment of Child Anti-T. B. Sanatorium.
32. Relief of Abnormal and Injured Children.
33. Restraint of Smoking or Drinking by Children.
34. Promotion of Health for Expectant Mothers.
35. Health Exhibit for Pregnant Mothers.
36. Health Guidance Institutions for Pregnant Mothers.
37. Obstetrical Hospitals for Poor Pregnant Mothers.
38. Obstetrical Schools.
39. Visiting-midwives.
40. Visiting-nurses.
41. Promotion of Model Kindergarten.
42. Establishment of Children's Gardens.
43. Establishment of Children's Playgrounds.
44. Establishment of Children's Cinema.
45. Exhibit of Children's toys.
46. Exhibit of Children's Reading Matters.
47. Stimulation of Children's Interest in helping their poor mates.
48. Stimulation of Children's Interest to participate in public Reconstruction.
49. National Convention of Child Welfare Leaders.
50. Reformation of existing Child Welfare Institutions.

51. Branch Child Welfare Associations throughout China
52. Chapei Child Welfare Demonstrating Center.
53. Nanking Child Welfare Demonstrating Center.
54. Construction of Association Building.
55. Children's International Communication Centers.
56. Encouragement of Children's interest in Invention and Venture.

57. Establishment of Model Foundling Home.
58. Promotion of Children's Standard Food, Clothes and toys.
59. Establishment of Children's inspection Centers.
60. Organization of Children's Social Service Study Center

(Ev. to be continued.)

DIE CHINESISCHE BECKLEIDUNG IN PHYSIOLOGISCHER BELEUCHTUNG

Prof. Dr. A. Basler.

Als Masstab für die Beurteilung der chinesischen Kleidung soll ein Vergleich mit der modernen *abendländischen* Tracht dienen. Deshalb will ich zuerst die letztere ganz kurz charakterisieren.

Seit dem Zusammentreffen der germanischen und romanischen Völker vor rund 2000 Jahren hat die von den Römern zuerst angestaunte *Hose* ihren Siegeszug durch alle europäischen Länder angetreten. An der heutigen europäischen *Männertracht* ist das charakteristischste die *Hose* und als Bekleidung des Oberkörpers ein *Rock*, der je nach der Mode bald länger, bald kürzer ist.

Die chinesische Kleidung ist der deutschen viel näher verwandt als z.B. die japanische, die indische, oder die romanische Kleidung des Altertums. Ja, in einer Beziehung sind die Chinesen noch päpstlicher als der Papst, in unserem Falle noch germanischer als die Germanen: *Die Hose wird auch von den Frauen getragen.*

Damit komme ich zu dem, was dem Europäer zuerst am meisten auffällt, und dem Strassenbild seinen typischen Charakter gibt: die Frauen in Hosen. *Die chinesische Frauenkleidung im Volke besteht aus Hose und Jacke.* Der Stoff ist meist schwarze Seide, mitunter auch Baumwolle. Der Verschluss des Jacketts besteht darin, dass die Knöpfe durch Schlingen gesteckt werden, *Knopflöcher* kennt der Chinese nicht. Deshalb sind die Knöpfe langstielig gearbeitet. Die Ärmel sind immer lang und die Jacke endigt oben in einem niedrigen Stehkragen.

Die Männer aus dem Arbeiterstand kleiden sich ganz ähnlich wie die Frauen. Wenn ausserdem noch der Hut getragen wird, der ebenfalls bei beiden Geschlechtern gleich ist, und der die langen Haare der Frauen verdeckt, dann ist man *vielfach im Zweifel*, ob es sich um einen Mann oder eine Frau handelt.

Die grösste *Gestaltungskraft* für die Kleidung hat trotz allen Modeinflüssen die Umwelt, die Temperatur, unter der ein Volk lebt, die Luftfeuchtigkeit, aber auch die Arbeitsweise. Bekanntlich besitzt das chinesische Territorium eine ungeheure Ausbreitung. Von Canton nach Peking ist es so weit, wie von Breslau nach Tunis, so ist auch das Klima durchaus verschieden; das besagt, dass die Kleidung für jede Temperatur passend sein muss. In Peking herrscht noch richtiges sibirisches Kontinentalklima mit Temperaturschwankungen von mehr als 20° C an einem Tag. Für die Sommerhitze sind die *weiten Ärmel* günstig; im Winter werden mit Watte gefütterte Kleidungsstücke getragen. Eine besonders grosse Regulationsfähigkeit bekommt die Kleidung dadurch, dass *mehrere Jacken* übereinander angezogen

werden. Je höher im Laufe des Vormittags die Sonne steigt, um so mehr wird abgelegt, bis der Mann aus dem Volke schliesslich nichts mehr an hat als ein Hemd und die Hose.

Die *Beinkleider der Frauen* sind wahrscheinlich durch die *Beschäftigung bedingt*. Ich könnte mir kein Sampanmädchen mit Röcken vorstellen, ebensowenig eine Bäuerin, die das Reisfeld bearbeiten muss. Die *Hosenbeine* kann sie hochkrämpeln, aber mit einem *Rock* ginge das nicht so leicht.

Die Farbe der Kleidung ist bei Männern und Frauen — wenigstens in Südchina — schwarz, höchstens dunkelblau. Das einzige Bunte an der ganzen Frauentracht sind die *roten Bändchen*, mit denen die Bauermädchen unten ihre *Zöpfe* zusammenbinden. Und dann noch etwas. Die Frauen tragen ihre *Kinder auf dem Rücken* in *Tragtüchern*, die mit über der Brust gekreuzten Bändern festgehalten werden. Diese *Tragtücher*, in denen ein grosser Luxus getrieben wird, sind mitsamt den Bändern in Rot gehalten und bilden einen malerischen Kontrast zu der sonst schwarzen Kleidung. Der Fremde wundert sich zunächst über den düsteren Eindruck, den diese dunklen Gestalten gegenüber der tropischen Farbentracht machen. Und doch müssen wir uns erinnern, dass in *allen südlichen* Ländern schwarze Farben, wenigstens für die Frauenkleidung, bevorzugt werden, schon in Italien, ganz ausgesprochen aber in Ägypten. Vielleicht hängt das damit zusammen, dass man sich vor zu starker *Bestrahlung* zu schützen sucht. Dafür werden allerdings die dunklen Stoffe in der Sonne wärmer.

In den höheren Ständen tragen die Herren lange Gewänder, *die bis zum Boden reichen*, (Da Schang), aus Seide oder im Sommer auch aus Grasleinen, die in ihren hellen Farben recht malerisch wirken. Zu feierlichen Anlässen wird dann eine kurze Jacke (Ma Goa) angezogen. Das *Kleid* der Damen ist ähnlich, richtet sich aber mehr nach der europäischen Mode. Auch diese Kleider sind für warmes Klima überaus bequem, nicht gefüttert und weit im Schnitt. Wegen des Stehkragens wird Hemdkragen und Halsbinde überflüssig.

Viele Chinesen, die in Europa studiert haben, tragen sich auch nach ihrer Rückkehr in die Heimat europäisch. Aber, wenn die *Sommerhitze* beginnt, und ebenso, wenn es im *Winter kalt* wird, holen sie ihre chinesischen Kleider hervor. Das scheint mir ein deutliches Zeichen dafür zu sein, wie vortrefflich die chinesische Kleidung dem Klima angepasst ist.

THE DEVELOPMENT OF CHINESE CATALOGUE

by T.Y. Feng-Chen.

The first catalogue in China was established 2,000 years ago, under the Han dynasty, 8 B.C. Its author, Liu-Chin, an official of the Empire, appointed to check the Emperor's books, established the first catalogue in book-form (Tchi-Lüe-Bie-Lu).

This work is not merely a record of titles, but represents a real commented catalogue.

From that time up to now the number of catalogues existing in China amounts according to reliable sources to not less than 2,000, not including out-of-prints and manuscripts. They were established according to the particular point of view the respective author wished to emphasize.

The establishment of catalogue, is due to three different initiatives :

- 1) The Emperor's
- 2) Private person's
- 3) Public body's.

1) The catalogue made by order of the Emperor aims at giving the statistics of books existing at that time in the whole country stating as well the losses, as the increase of books. Compiling them due consideration was given to the censor's critics and the interests of promoting civilization were not neglected. History tells that the transitory state from one epoch to the next is marked by heavy troubles, preventing the Emperor from paying attention to the intellectual development of his people. Peace restored, he again turns his mind to pedagogical, literary and scientific work and the interest in the libraries' activities arises again. This desire to give the people's minds a moral turn by means also of books revered by the people on account of their ancience was so strong that forgeries were resorted to. It is known that the famous "Sse-Ku" constitutes a manuscript catalogue, the contents of which have been slightly altered. Some books have been abbreviated, some are only represented by their titles. So much about the first period of the development of catalogues in China.

2) *Private initiative* : Such catalogues were only established for personal convenience and interest. Sometimes it was a mere record of books in the property of a private person, sometimes they comprehend the whole literature available on a certain subject. The first kind may be of use for supplementing the Empire catalogue, while the latter may help in research work. The Sung dynasty, for ex., had already a very complete catalogue, the Thim-Tchai-Tu-Shu-Chi, by Tsao-Kung-Wu. This is the second type of catalogue quoted formerly.

3) *Public body's initiative* : Towards the end of the Ts'ing dynasty school education was substituted to the examination system. The Ministry of Education founded the National Library, Universities set up libraries of their own, clubs had their collections for special study, cities and towns joined in the movement. All of these had their catalogues made, neither similar to those of the

Empire limited by the idea of political welfare of the State, nor to the private library's catalogue. These works give exact information about books owned by the respective Institutes. Here are quoted not only the classics, but also new scientific books, foreign ones and translations. This third type represents a new period of development of the Chinese catalogue.

If we would compare the systems of cataloguing, it certainly would take too long a time and too many names would have to be mentioned. Let us only see the outlines of Chinese cataloguing.

The ancient system shows three methods :

- 1) The catalogue with a special introduction into each subject it holds : containing title, author, bibliographical address of each work and a critical comment under each title.
- 2) The catalogue limited to the title, author, bibliographical address and the critical notice.
- 3) The catalogue reduced to mentioning the title, author, bibliographical address.

All those catalogues use different methods of classification, the value of which only specialists know rightly to appreciate.

The catalogues themselves may be classified in several groups :

- 1) Empire catalogue.
- 2) History catalogue.
- 3) Private catalogue.
- 4) Collection catalogue.
- 5) Catalogue's catalogue.
- 6) Preface and post-scriptum catalogue.
- 7) Comparative research catalogue.
- 8) Special study catalogue.
- 9) Index catalogue.
- 10) Rare books' catalogue.
- 11) Biographical catalogue.
- 12) Reader's aid catalogue.

At the present time libraries in China are engaged in bibliographical work, so the National Library at Peiping, Yen Ching University Library, Ching Hua University Library, Université Franco-Chinoise Library, Peiping, Nankai University, Tientsin, Wen-Hua University, Hupai, National Central Library, and Central University Library, Nanking, Sun Djung Chan Educational Institute and Sino-International Library, Shanghai.

Overseas there is only one library working on international bibliography, the "Sino-international Library" in Geneva. It carries on 3 kinds of bibliographical work.

1) Collecting titles of Chinese books translated into foreign languages.

2) Collecting titles of foreign books translated into Chinese.

3) Continuing Cordier's work, the "Bibliotheca Sinica", interrupted in 1908 by the author's death and provided only with a supplement index in 1924.

CHRONIQUE

Dr. Wu You Hsün, directeur et professeur du département physique de l'Université Tsing Hua à Pékin, a été élu récemment membre de l'Académie des Sciences Naturelles de Halle, Allemagne. Le président de l'Académie, M. le Dr. Emil Abderhalden, a informé le Dr. Wu de cette élection par une lettre des plus cordiales.

L'Académie des Sciences Naturelles à Halle fut fondée en 1652. Tous ses membres sont des spécialistes jouissant d'une grande réputation. Aucun d'eux n'est admis par l'Académie à moins d'avoir fait quelque découverte relativement importante dans sa branche. On croit que le Dr. Wu est le premier physicien auquel pareil honneur ait été conféré.

Dr. Wu, né dans la province de Kiang-si, diplômé de l'École Normale et Supérieure à Nankin, et docteur en physique de l'Université de Chicago, a été successivement professeur adjoint à l'Université de Chicago, puis président du département de physique à l'Université Centrale et Nationale de Nankin. Depuis 1928, il occupe le même poste à l'Université Tsing Hua, à la plus grande satisfaction du Comité et des étudiants de celle-ci. Il est, en outre, membre de l'Académie Nationale Centrale de Nankin, ainsi que de l'Académie Nationale de Peiping.

* *

La première session de l'Association des Mathématiciens de la Chine, récemment formée, a eu lieu du 25 au 27 juillet à l'Université Nationale des Communications à Changhai. Depuis ces dernières années, plusieurs organisations intellectuelles ont été établies en Chine. Parmi celles-ci, on trouve des sociétés scientifiques, comme celles de physique, de chimie, de biologie, de géographie, d'astronomie, de géologie, etc... Cependant jusqu'à présent, il n'a existé aucune association de mathématiciens. C'est pourquoi certains représentants éminents de cette science, parmi lesquels nous citerons : MM. T.C. Hsiung, Y.W. Kou, T.F. Hu, M.C. Cow, H.S. Feng, Ho Lou, K.Y. Fan, T.Y. Hung, C.H. Chiang, Y.T. Ho, ont proposé et préparé depuis quelques mois la formation d'une telle association. On dit que les universités de différentes villes ont fait le meilleur accueil à cette initiative, et on espère que cette association aidera à enrichir la science chinoise.

* *

Le gouvernement central aussi bien que les gouvernements locaux consentent actuellement de grands sacrifices en faveur de l'éducation obligatoire :

1^o Le gouvernement central a mis à la disposition de celle-ci la somme de 400.000 dollars. Un plan concernant la répartition de cette somme et indiquant le chiffre assigné à chaque province et à chaque municipalité, a été

élaboré par le Ministère de l'Éducation. Puis, ce plan a été soumis au Yuan Exécutif, qui l'a approuvé et l'a fait publier. A part cette somme, il y a encore 800.000 dollars pour les quatre commissions d'indemnité et 500.000 dollars que le gouvernement central a destinés au développement de l'éducation dans les provinces frontalières. La répartition des deux sommes reste encore à être examinée.

2^o En ce qui concerne les budgets locaux établis pour aider à la réalisation de l'éducation obligatoire, toutes les provinces, à la seule exception du Si-k'ang, qui n'a pas encore soumis son rapport au Ministère, ont déjà apporté leurs résultats. Les provinces de Shantoung et de Kiang-si ont été dotées d'une somme dépassant 800.000 dollars; celles de Sze-chuan, Honan et Shan-si, de 600.000 dollars; celles de Houpei, Sinkiang, Kwangtoug, Yun-nan de 300.000 dollars. Les autres provinces ont obtenu respectivement 200.000 dollars, 100.000 dollars, ou tout au moins quelques dizaines de mille. On considère que ces sommes font un total dépassant 930.000 dollars sans compter les sommes échues aux districts et aux municipalités. En ajoutant ces dernières, on arrive à plus de 20.000.000 dollars.

3^o Si l'on ajoute aux écoles déjà existantes dans les différentes provinces et dans les grandes villes, les écoles primaires au programme d'études réduit, on compte déjà 8.936 endroits possédant une école-modèle, et 1.200 classes en plus.

* *

Un cours de radio-diffusion a été établi sous les auspices du Ministère de l'éducation, le 20 juillet, à Nankin. La durée de ce cours est limitée à un mois. Tous les professeurs sont des spécialistes invités par le ministère sur la recommandation préalable du Bureau Central du Kouo-Min-Tang. Onze provinces, le Kiang-sou, le Kan-sou, le Houpei, le Sze-chouan, le Shantoung, le Chan-si, le Fou-Kien, le Houpei, l'An-houei, le Tsing-hei, le Hounan, ont envoyé chacune un à trois représentants pour prendre part à ce cours. Les autres provinces par contre en ont été dispensées, soit parce qu'elles ont établi elles-mêmes un cours de ce genre, soit parce qu'elles possèdent encore assez de techniciens à employer.

* *

Quatorze jeunes Chinois ont été élus par l'Union des Eclaireurs chinois représentants de la Chine auprès des Etats-Unis. Arrivés à Changhai le 20 juillet, ils se sont embarqués deux jours après. On apprend qu'ils sont porteurs d'un cadeau pour le président Roosevelt et de plusieurs autres pour les jeunes boy-scouts américains qu'ils vont rencontrer.